

## L'expédition internationale de Chine (1900-1901).



**Médaille commémorative de l'expédition de Chine**

(Communication prononcée en 2001-2002 à l'Ecole de Guerre et au CEHD – Centre d'Etudes et d'Histoire de la Défense)

Il y a 100 ans une coalition internationale forte de plus de 107 000 hommes rentra dans Pékin après avoir défait les troupes régulières chinoises et brisé un mouvement insurrectionnel, la révolte des Boxers. Cette opération extérieure présente quelques similitudes avec des opérations plus récentes, auxquelles la France a participé, des opérations qui mêlent, de façon constante, une politique de la canonniers et une certaine idée de l'ordre mondial.

Quatorze années avant la Grande Guerre, au cours de laquelle vont s'entre-déchirer les alliés d'hier, huit pays vont combattre côte à côte, et essayer de mettre sur pied un commandement unique. Ce théâtre d'opérations est également un vaste champ d'expérimentation pour certains matériels (le canon de 75 par exemple), et une vitrine pour toutes ces armées qui vont avoir l'occasion de se montrer les uns aux autres et de se jauger. Les commandants successifs du Corps expéditionnaire français, le colonel de Pélaçot, le général Frey puis le général Voyron laisseront des mémoires relatifs à cette expédition ; ils ne seront pas les seuls acteurs à s'exprimer sur cette question. Les archives de l'expédition de Chine conservées au SHAT (série 11H et 7N) sont riches et constituent une source très intéressante. L'ensemble permet de se faire une idée assez précise sur cette guerre dite des Boxers, et de s'interroger sur les enseignements éventuellement tirés de cette expédition.

Mon exposé ne sera pas un exposé géopolitique, il n'est pas question, par exemple, de développer les intentions politiques des uns et des autres plus que nécessaire, et de pénétrer toutes les arcanes de la politique intérieure et extérieure chinoise. Mon propos est davantage axé sur la dimension militaire du conflit, sur son caractère international, sur les difficultés rencontrées dans le montage d'une telle expédition, sur les déboires mais aussi sur les succès remportés sur place, car le succès peut être également source de questionnement.

Le discours prononcé par le Président de la République Emile Loubet à Marseille, lorsqu'il remet au Général Commandant en Chef les drapeaux du Corps expéditionnaire, s'il donne les raisons de l'engagement et fixe les termes de la mission, demeure néanmoins un discours politique banal qui présente de nombreux points communs avec d'autres allocutions déjà entendues.

« Général, au nom de la République, je vous remets les drapeaux du corps expéditionnaire. Ils sont confiés à votre loyauté et à votre patriotisme, dont je me porte garant. (...) Bientôt vous inscrirez sur leurs plis le nom d'une campagne rendue nécessaire par la violation de nos droits, la méconnaissance de nos intérêts légitimes et le brutal assaut donné à tout ce qui représente, en Chine, la civilisation et le progrès.

Officiers, sous-officiers et soldats, ces drapeaux vous seront dès à présent sacrés. Ils vous rappelleront la haute mission que la France a confiée à votre courage : exiger d'un pays où les lois essentielles des Etats civilisés ont été odieusement violées le châtement des coupables ; lui imposer des réparations éclatantes pour le passé, des garanties nécessaires pour l'avenir. (...) »

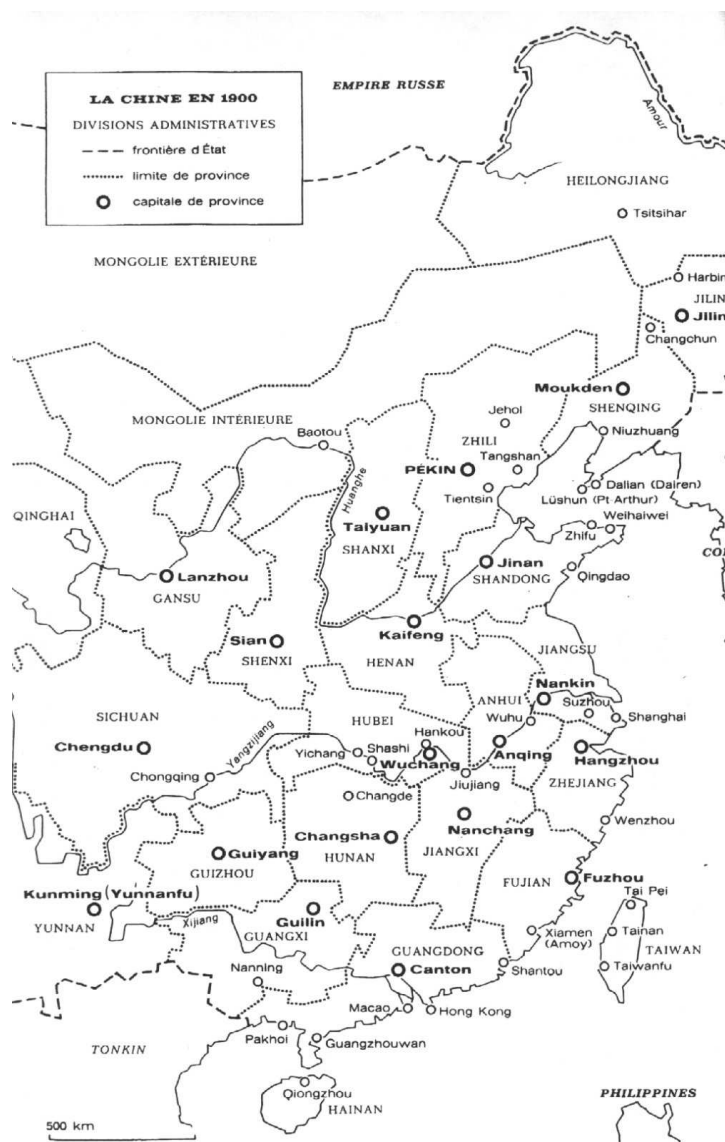


Cette intervention se produit dans un contexte particulier.

## 1. Le contexte historique et politique.

L'expédition internationale de Chine de 1900 est une opération de maintien de l'ordre menée par des puissances occidentales et le Japon contre un vaste empire à l'histoire plusieurs fois millénaires, et qui compte, en 1900 un plus de 300 millions d'habitants. Si le succès ne semble pas faire de doute pour la coalition, quelles sont alors les raisons d'un tel optimisme ? Quelles sont les motivations d'un tel engagement ? Peut-on parler de rapports de forts au faible ?

## L'affaiblissement de la Chine et la pénétration étrangère.



La dynastie mandchoue, qui règne depuis 1644 en Chine, d'abord favorable au développement des missions chrétiennes, se raidit au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. En 1724, la plupart des missionnaires sont expulsés, la Chine se replie sur elle-même et se ferme au monde moderne. Le commerce avec l'étranger n'est toléré, avec des restrictions draconiennes, que dans le port de Canton, seule porte d'accès au Céleste Empire. A partir des années 1830-1840, les commerçants européens font pression sur leurs gouvernements pour qu'ils obtiennent la liberté de commercer en Chine. Pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, l'Empire du milieu va vouloir résister à l'influence européenne, au prix de conflits qui vont se solder par autant d'échecs :

- La guerre de l'opium en 1840-1841 avec l'Angleterre s'achève avec le traité de Nankin ; la Chine se voit obligée d'ouvrir au commerce britannique cinq de ses ports (parmi lesquels Canton et Chang-Hai) et de céder aux Anglais l'îlot de Hong-Kong.

- Des avantages analogues sont accordés en 1844 aux Etats-Unis et, par le traité de Whampoa (24 oct. 1844), à la France, laquelle obtient en outre la tolérance de la religion chrétienne et de l'apostolat des missionnaires.
- La révolte des Taï-Pings contre le pouvoir mandchou, court pendant plus de dix ans (1850-1864) et ébranle le pouvoir impérial. L'Angleterre et la France estiment que l'on peut profiter de l'affaiblissement de la Chine pour obtenir de nouveaux avantages économiques et diplomatiques. Inquiètes, en outre, de la menace que constitue la colonisation de la rive gauche de l'Amour par les Russes, les deux puissances estiment qu'il est impérieux de prendre pied à Pékin. Le pouvoir impérial dénonce les « empiétements des barbares » mais cède devant les contingents franco-britanniques, (victoire de Palikao le 21 sept. 1860, occupation de Pékin et sac du palais d'été le 13 oct. 1860). Par les traités de Tien-Tsin (26-29 juin 1860) et les conventions de Pékin (24-25 oct. 1860), Français et Anglais obtiennent l'ouverture de 11 nouveaux ports, l'autorisation de naviguer sur une partie du Yang-tsé, l'installation de missions chrétiennes, la création de légations à Pékin, des privilèges de juridiction pour leurs ressortissants et de substantielles indemnités de guerre.
- Un accord destiné à mater la révolte Taï-Pings est signé entre Français, Anglais et Chinois en mai 1862. La prise de Nankin en juillet 1864 annonce la fin des hostilités. Les Taï-Pings défaits vont se réfugier dans les montagnes du Yunnan et s'opposer vers 1883-1885, sous le nom de Pavillons noirs, à la pénétration française au Tonkin.
- Le Japon, qui accède peu à peu au rang de grande puissance, affirme la nécessité d'une expansion territoriale qui repose sur des nécessités stratégiques et économiques : il faut au Japon des bases sur le continent pour empêcher un adversaire éventuel de l'attaquer, le pays a besoin de matières premières et de denrées alimentaires nécessaires à son développement. En 1894, la querelle avec la Chine à propos de la suzeraineté sur la Corée s'envenime et le conflit éclate. La Chine, très rapidement vaincue, est contrainte de conclure la paix le 17 avril 1895, et d'accepter les exigences japonaises : indépendance de la Corée, cession de territoires dont Formose, paiement d'une indemnité de guerre. La Russie, qui a commencé la construction du Transsibérien en 1890, veut un débouché en mer libre et refuse de voir les Japonais s'installer dans le sud de la Mandchourie. Guillaume II, satisfait de voir le tsar absorbé par les affaires d'Extrême-Orient, soutient ce dernier. Afin d'éviter un relâchement de l'alliance franco-russe, la France se joint à la protestation germano-russe. Le Japon est contraint de faire marche arrière.
- La guerre sino-japonaise entérine toutes les faiblesses structurelles, politiques et militaires de la Chine, et attise les convoitises des puissances européennes promptes à se porter au chevet de « l'homme malade » de l'Asie. « La Chine est appelée à subir la férule de la race européenne »<sup>1</sup> écrit le ministre de France Harmand en août 1897. De fait, la Russie, avec l'apport de capitaux français, fonde la Banque russo-chinoise, qui acquitte l'indemnité de guerre au Japon, lui permettant ainsi d'exercer une influence notable à Pékin. En 1896, la Russie signe avec la Chine un traité d'alliance défensive contre le Japon, puis obtient l'autorisation de construire à travers la Mandchourie le chemin de fer chinois, et d'administrer les territoires traversés par cette voie ferrée. L'Allemagne, de son

---

<sup>1</sup> Mourre (Michel), « Chine » in *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, volume C, Paris, Bordas, 1978, p. 945.

côté, met en œuvre la pratique des concessions à bail avec, en 1898, la cession de la baie de Kiao-Tchéou, (province du Shandong). La Russie accepte l'arrangement mais, en compensation, se fait céder Port-Arthur. La France n'est pas en reste et obtient, outre des avantages commerciaux en Chine du sud, la cession de Kouang-Tchéou (Canton) comme territoire à bail. Les Anglais obtiennent Wei-hai-wei (province du Shandong, extrémité est de la presqu'île).

### **Le rejet du « Diable étranger ».**

Ignorant la révolution industrielle, la Chine s'engourdit dans la sclérose administrative, arc-boutée sur des préceptes et un art de vivre ancestraux. Au contact forcé des Occidentaux, elle est en proie à une crise identitaire profonde. Doit-elle, à l'instar du Japon épouser les thèses occidentales ou se garder de toute influence étrangère ? En juin 1898, las de cette déliquescence, le parti réformateur parvient au pouvoir et, pendant quelques semaines, tente des réformes s'inspirant du modèle européen, afin de mieux s'en libérer. C'est un échec, il n'y aura pas de Meiji chinois. L'impératrice douairière Tseu-Hi et l'opposition conservatrice reprennent l'initiative, arrêtent net le mouvement réformiste et favorisent les sociétés secrètes, traditionalistes et xénophobes qui se sont constituées pour lutter contre toutes les formes de la pénétration européenne.



La révolte est emmenée par les Boxers, la Société pour la Justice par le poing. Initialement hostiles à la cour accusée de laxisme face à la pénétration étrangère, les Boxers semblent s'en rapprocher en 1899, par l'intermédiaire de certains hauts mandarins. Tseu-Hi, en habile politique, va tout au long des opérations manœuvrer habilement afin, et c'est l'objectif essentiel, de protéger la dynastie mandchoue.

Ce mouvement de révolte peut se comprendre comme la réaction violente d'une société traditionnelle quatre fois millénaire au contact d'une modernité étrangère et agressive. Les missions chrétiennes, les légations et les concessions, ces réalités tangibles de la présence européenne, vont cristalliser toute la violence à l'encontre du « Diable étranger ».

Dans les premières semaines de 1900, l'agitation commence à se manifester dans la province du Shandong, par des attaques contre les missions. En avril, les troubles gagnent le sud du Zhili et le Shanxi.



**Boxer**

Des centaines de chrétiens européens et chinois sont massacrés, les missions et les installations ferroviaires sont détruites. Les Européens, ingénieurs, cheminots, religieux sont obligés de fuir. Les ministres européens, en avril et en mai, somment le Tsong-Li-Yamen (ministre des Affaires étrangères) de prendre des mesures pour réprimer cette insurrection. Rien n'est véritablement tenté par Pékin afin d'entraver une révolte qui s'étend de jour en jour ; fin mai, les rebelles menacent Pékin et Tien-Tsin et les pires éventualités sont à craindre. Le recours à la force armée devient une nécessité pour un certain nombre de pays réunis par les mêmes intérêts et contraints d'agir solidairement face à un aussi « gros morceau ». Moins que l'installation d'un protectorat, il va s'agir, pour les Occidentaux, de défendre la liberté du commerce et des débouchés importants pour l'économie européenne, américaine et japonaise.



## **2. Les opérations militaires et la montée en puissance de l'expédition.**

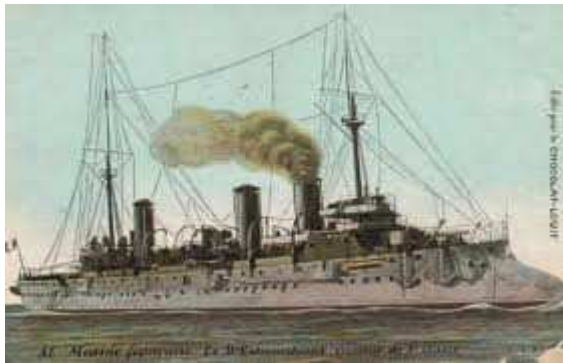
La campagne de Chine peut être divisée en 3 périodes principales, caractérisées d'abord par la nature des différentes opérations qui ont été effectuées, puis par la provenance des troupes qui ont été appelées à prendre part à ces opérations :

- La première période comprend les actions de guerre accomplies par les escadres internationales, actions navales proprement dites et opérations effectuées par les détachements débarqués. Cette période va du début des hostilités **jusqu'au 26 juin**, date du retour à Tien-Tsin de la colonne Seymour. Le bombardement et la prise des forts de Takou, les opérations de la colonne Seymour, la défense des légations à Pékin, la défense de la mission du Petang en sont les faits saillants.
- La deuxième période court **jusqu'en septembre-octobre**, elle comprend les opérations effectuées par des troupes spécialement organisées et instruites en vue des opérations à entreprendre à terre, des détachements d'infanterie et d'artillerie coloniale débarqués des escadres des différentes puissances engagées, ou tirés des contrées voisines, en liaison avec les détachements de marins. Les opérations les plus importantes de la campagne sont : la marche de la colonne internationale chargée de dégager Tien-Tsin et d'aller secourir la colonne Seymour, la défense des concessions européennes et la prise des forts de la cité chinoise de Tien-Tsin, la marche de Tien-Tsin sur Pékin (combats de Peï-Tsang et de Yang-Tsoun), les combats sous les murailles de Pékin et la délivrance des légations, les combats pour la délivrance de la mission du Pétang et enfin les opérations de rétablissement et de maintien de l'ordre dans l'intérieur et les environs de Pékin et de Tien-Tsin. L'ensemble des opérations des deux périodes constitue la « Campagne du Pé-tchi-li ».
- La troisième période se rapporte aux événements qui se sont déroulés du débarquement à Takou des corps expéditionnaires envoyés d'Europe en septembre-octobre 1900 (21 septembre, débarquement du corps expéditionnaire français), sous le commandement supérieur et interallié du feldmarschall von Waldersee, jusqu'à leur **rembarquement en juin 1901**. Les opérations majeures sont des opérations de sécurisation des communications, des opérations de nettoyage dans la province du Zhili.

### **Les premières opérations jusqu'au 26 juin.**

Dans les derniers jours de mai, devant l'aggravation de la situation, les ministres des puissances européennes demandent aux commandants de leurs forces navales stationnées en Extrême-Orient, de venir leur porter secours. Les premiers détachements débarquent afin de protéger les légations étrangères de Tien-Tsin et surtout de Pékin, (75 matelots russes, 75 Anglais, 60 Américains, 40 Italiens, 30 Japonais, 50 Allemands, 30 Autrichiens et 75 matelots

français : **Le 31 mai, un premier contingent français fort de 75 marins** commandé par le lieutenant de vaisseau Darcy, du navire-amiral *le D'Entrecasteaux*, arrive à Pékin.



**Le croiseur D'Entrecasteaux et le lieutenant de vaisseau DARCY**

Chaque homme a son sac, son fusil et 316 cartouches. Les troupes qui vont défendre le quadrilatère des légations regroupent environ 450 marins de 8 nationalités différentes. Elles disposent comme armement lourd de 1 canon léger et de 2 mitrailleuses. Avec ces moyens, elles vont résister deux mois et demi et subir de nombreux tirs d'artillerie, des fusillades et une guerre de mines. Les Français ont 16 tués et 27 blessés, soit plus de la moitié de l'effectif hors de combat. Les pertes des Alliés s'élèvent à 64 tués et 133 blessés<sup>2</sup>.

Le commandement en chef du Corps expéditionnaire français à terre et sur mer est exercé par le contre-amiral Courrejoles, Commandant en chef de la Division navale de l'Extrême-Orient, jusqu'au 24 juillet 1900.



**Contre-amiral Courrejole et colonel de Pélacot**

Marins et premières troupes coloniales débarquées sont sous le commandement du capitaine de vaisseau de Marolles jusqu'au 11 juillet, puis sous celui du colonel de Pélacot, de l'infanterie de marine.

---

<sup>2</sup> Bourgerie (Raymond) et Lesouef (Pierre), *La guerre des Boxers (1900-1901)*, Paris, Economica, 1998, 220 p., p. 114



La première force engagée est positionnée par paquets dans les endroits sensibles (consulats, légations, évêché, missions) où sont regroupés ressortissants étrangers et chrétiens européens et chinois.

### **En Mandchourie.**

Au mois de juin, en Mandchourie, le soulèvement Boxer appuyé par l'armée chinoise surprend les Russes qui sont contraints au recul. Les combats sont rudes et se soldent par des centaines de morts. L'achèvement du transsibérien est menacé et 3000 hommes sont encerclés à Kharbine. Moscou prévoit dans un premier temps l'acheminement de 75 000 hommes.

### **La colonne Seymour et les événements de Tien-Tsin.**

Le chemin de fer de Tien-Tsin à Pékin est coupé le 7 juin, la ligne téléphonique est détruite le 10. Le même jour, le vice-amiral Seymour, commandant en chef de l'escadre anglaise des mers de Sud, est désigné pour prendre le commandement d'une colonne internationale destinée à aller renforcer la garde des légations à Pékin, et pour la constitution de laquelle tout ce qu'il est possible de prélever sur les équipages des escadres est mis à terre à Takou.



**Vice-amiral Seymour**

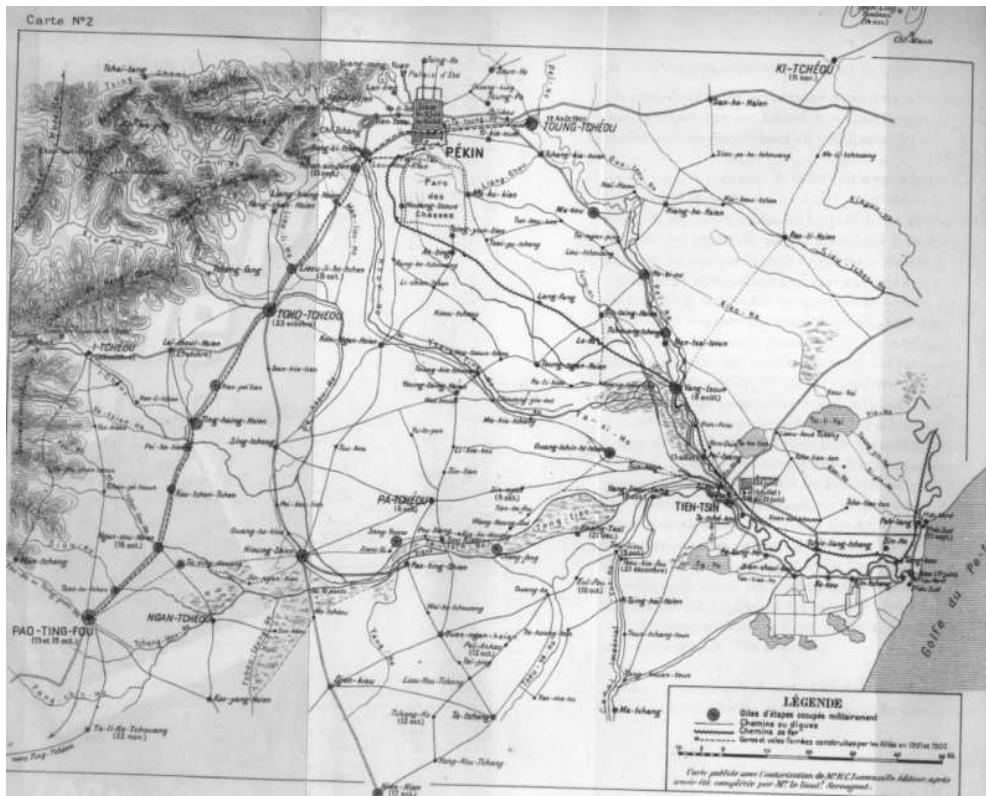
L'expédition quitte Tien-Tsin le 10 juin, quatre trains sont formés et emmènent un peu plus de 2000 hommes de huit nationalités différentes (500 Allemands, 100 Américains, 900 Anglais, 30 Autrichiens, 40 Italiens, 54 Japonais, 300 Russes) et 7 canons.

**Au sein de la colonne Seymour (5-26 juin), combattent 180 Français** avec pour dotation 250 cartouches par homme et trois jours complets de vivres, un canon de 65 ; il y aura 3 tués et 20 blessés. Le rapport du capitaine de vaisseau de Marolles, commandant le détachement français, ne fait état d'aucune défaillance au feu, d'une consommation des munitions sage et d'un moral excellent. « Le point faible réside dans l'imprévoyance pour la conservation de leurs vivres et de leur eau et dans la difficulté de leur faire exécuter, comme factionnaires, les consignes qui n'étaient pas complètement militaires. »<sup>3</sup>

Cette colonne n'est malheureusement munie d'aucun matériel de transport pour porter ses vivres et ses munitions de réserve. Elle ne pourra pas se mouvoir en dehors du voisinage de la voie ferrée. Le trajet est ponctué d'abord d'escarmouches, puis de combats. Les actes de malveillance et les destructions de voies se multiplient. Les forces alliées s'opposent à des troupes irrégulières et à l'armée régulière :

---

<sup>3</sup> De Pélacot (colonel), *Expédition de Chine de 1900*, Paris, Lavauzelle, s.d., 285 p., p. 35



## Les forces chinoises.

### Les Boxers.

Les bandes de Boxers sont composées d'éléments de provenance diverse, quelques patriotes côtoient une majorité de personnages violents et fanatiques recruté parmi les pillards. « Ces bandes ne sont aptes à rendre de réels services à une armée que comme auxiliaires de ses troupes régulières » écrit le général Frey. « Livrés à eux-mêmes, sans instruction militaire, sans organisation, et partant sans unité de direction et sans cohésion, les Boxers ne pouvaient encore être à craindre qu'en raison de l'armement perfectionné dont un grand nombre d'entre eux furent pourvus par les soins des autorités ou par le pillage des magasins de l'État. »<sup>4</sup> La colonne Seymour se heurtera à des Boxers armés de carabines Winchester à répétition.

Le colonel De Pélaçot ajoute que « Les adeptes s'exercent au maniement de la lance et parviennent à se servir de ces longues piques avec une adresse surprenante. Aussi les Boxers qui attaquèrent Tien-Tsin ne craignaient pas les charges des Cosaques ; mais, d'autre part, un feu de salve avait rapidement raison d'eux. »<sup>5</sup>

Les effectifs varient en fonction des engagements, ils peuvent être importants, celui engagé dans la bataille de Tien-Tsin est estimé à environ 10 000 hommes.

### L'armée régulière.

L'armée chinoise du Pé-tchi-li est forte de 5 divisions qui représentent un ensemble homogène et interarmes d'environ 60 000 hommes. Cette armée a été instruite par des officiers russes, allemands et japonais. Elle dispose d'un armement assez moderne.

« Le soldat chinois est un fantassin infatigable, très dur à la peine, de la plus grande sobriété, d'une adresse manuelle remarquable et d'une agilité surprenante. Comme tireur, il laisse

<sup>4</sup> Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 117.

<sup>5</sup> De Pélaçot (colonel), *Expédition de Chine de 1900*, Paris, Lavauzelle, s.d., 285 p., p. 11

encore beaucoup à désirer ; l'odeur de la poudre le grise aisément et il a tendance tirer ses munitions à tort et à travers, s'il n'a pas été soumis, par une instruction méthodique et prolongée, à une rigoureuse discipline de feu. Il sait tirer un bon parti, pour s'abriter, du moindre obstacle, et n'hésite pas à combattre de nuit. C'est un bon remueur de terre qui sait bien machiner le terrain et excelle dans les travaux de mine. Ce qui fait le plus défaut aux officiers, c'est une connaissance sérieuse des principes élémentaires de la stratégie et de la tactique ; ils n'ont encore ni l'expérience, ni la pratique de la conduite des grandes unités, de l'emploi combiné sur le terrain des différentes armes, du jeu des renforts et des réserves, sans compter que leurs formations sont presque totalement dépourvues des divers services auxiliaires du commandement, dont l'organisation et le régulier fonctionnement sont indispensables à toute armée.



Les cavaliers, Tartares ou Chinois, possèdent une grande habitude du cheval et une véritable adresse dans le maniement de la lance. Ils ne manquent ni de hardiesse ni d'intelligence dans le service d'exploration. »<sup>6</sup>

L'armée chinoise dispose d'une artillerie de forteresse moderne qu'ils servent bien (« canons à tir rapide » de 240, 210, 152, 150, 120, « canons à tir rayé » et mortier de fonte). Les différents rapports sont unanimes sur ce fait : « Le tir des Chinois fut remarquablement conduit. », « Le tir des Chinois était bien dirigé et causa de forts dégâts sur les bâtiments. »<sup>7</sup>

Dans l'organisation des défenses, des lacunes subsistent : la protection des forts n'utilise pas toujours toutes les ressources du terrain ; les munitions sont placées un peu au hasard ; des constructions légères sont élevées et servent de cibles ; à cause d'un mauvais emploi des fusées, les projectiles ne sont pas utilisés avec le meilleur parti.<sup>8</sup>

L'armée chinoise met en œuvre des canons de campagne de 70 à tir rapide, des mitrailleuses.

Le 14 juin, la colonne arrive à Lan-Fang, à mi-chemin de la route de Tien-Tsin - Pékin, longue de 120 km. Elle n'ira jamais plus loin. Les voies sont systématiquement détruites aux deux extrémités et la pression chinoise se fait de plus en plus forte. Bientôt l'évacuation des trains s'impose et la décision de faire retraite sur Tien-Tsin, du côté de laquelle on entend le canon tonner, est prise le 19 juin.

<sup>6</sup> Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., pp. 101-116.

<sup>7</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 137 et 139.

<sup>8</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 136

Car, pendant que la colonne Seymour cherchait à atteindre Pékin, des troubles éclataient à Tien-Tsin même, scènes de meurtre et de pillage, incendies deviennent continuels. Les communications de la garnison avec l'escadre stationnée en rade de Takou sont coupées.



Face au risque jugé sérieux de voir les Chinois investir Takou de force et, de fait, rendre impossible tout nouveau débarquement de troupes de renfort, les amiraux des différentes flottes au mouillage décident de tenter un coup de force, et de s'emparer des forts de l'embouchure du Peï-Ho. Une sommation est envoyée aux commandants des forts. Elle va décider de l'entrée en ligne de l'armée régulière chinoise aux côtés des Boxers, Pékin considérant cette action comme une déclaration de guerre. Les Chinois, en effet, n'attendent pas l'expiration du délai fixé pour la reddition et ouvrent le feu sur les canonnières qui ripostent (3 bâtiments russes, 1 Français, 1 Anglais, 1 Allemand). Les forts sont pris de vive force avec le concours de troupes de débarquement. A cette occupation de vive force, le gouvernement de Pékin répond en signifiant, le 19 juin, aux membres des légations d'avoir à quitter Pékin dans les vingt-quatre heures. L'opération est inexécutable et aurait conduit aux pires exactions. Cet édit donne le signal officiel des massacres et des troubles qui vont embraser la Chine.



**Le quartier des légations à Pékin en 1900**



**La légation française en 1900**

Ce même 19 juin, les hommes valides de la colonne Seymour essaient de rebrousser chemin. Ils empruntent à pied les rives du Peï-Ho, les blessés et le matériel indispensable sont mis dans quatre jonques.

Certains détachements sont à court de vivres, de munitions et d'eau potable, la chaleur est accablante, les malades et les blessés sont très nombreux. Les Américains éclairent la progression. Les Français et les Italiens en avant-garde. Puis les Autrichiens, les Japonais, les Russes, enfin les Allemands en arrière-garde. La colonne se heurte aux insurgés et à l'armée régulière chinoise qui attaque ouvertement avec son artillerie et sa cavalerie. Elle parvient à prendre l'arsenal de Si-Kou et à s'y barricader. Tien-Tsin a vent de la situation critique.

Le 25 juin, une colonne de secours, forte d'environ 2000 hommes fraîchement débarqués (Russes, Anglais, Américains et quelques Italiens) commandée par un lieutenant-colonel russe vient à l'aide de la colonne Seymour, qui est de retour dans la concession de Tien-Tsin le 26.

Le bilan est lourd : 75 tués et 239 blessés dans les rangs de la coalition. Les pertes chinoises sont estimées à environ 700 morts<sup>9</sup>.

Les Chinois ne sont néanmoins pas vaincus, et le siège de Tien-Tsin continue.

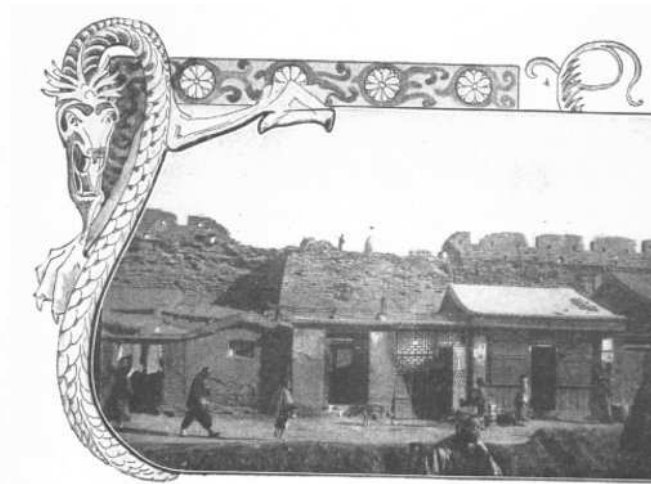
### **La campagne du Pé-Tchi-Li.**

#### **La bataille de Tien-Tsin.**

A Tien-Tsin, la colonne Seymour et celle du général russe Stessel se regroupent autour de quelques centaines de rescapés dans quelques quartiers sud de la ville. Ils sont soumis à un déluge d'obus et de mitraille. Une opération combinée mettant en œuvre Russes, Anglais et Allemands permet la prise de l'arsenal. L'opération est précédée d'un duel d'artillerie violent, les Chinois ont 800 morts, les Alliés 45.



Etablissement d'une batterie anglaise près de la gare de Tien-Tsin.



La morille de Tien-Tsin.

Les tentatives pour dégager le secteur russe se soldent, elles, par un échec, les Chinois ont été manifestement renforcés en hommes et en matériels. La situation est sérieuse.

<sup>9</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p.

**Les premiers renforts (753 hommes) arrivent d'Indochine le 1<sup>er</sup> juillet 1900** sous le commandement du lieutenant-colonel Ytasse. Le détachement comprend :

- un bataillon de marche fourni par le 11<sup>e</sup> régiment d'infanterie de marine (1<sup>er</sup> bataillon : 12 officiers, 33 sous-officiers, 547 hommes de troupe)
- la 12<sup>e</sup> batterie du régiment d'Indochine (4 officiers, 157 hommes de troupe ; canons de 80 de montagne)<sup>10</sup>.

Ils emportent deux mois de vivres, 185 cartouches par homme et une réserve de 80 000 cartouches.<sup>11</sup>

**Ce premier renfort est complété le 7 juillet** par :

- le 2<sup>e</sup> bataillon du 11<sup>e</sup> de marine (bataillon de Cochinchine : 16 officiers, 600 sous-officiers et hommes de troupe),
- le 1<sup>er</sup> bataillon du 9<sup>e</sup> de marine (bataillon du Tonkin : 18 officiers, 33 sous-officiers, 566 caporaux et soldats)
- la 13<sup>e</sup> batterie d'artillerie d'Indochine (5 officiers, 155 sous-officiers et hommes de troupe ; canons de 80 de montagne).<sup>12</sup>

Le moral est excellent (à Saigon, 4 soldats qui n'avaient pas été compris dans la formation des compagnies profitèrent de la nuit pour se glisser dans les rangs des bataillons qui embarquaient pour la Chine).

**Le corps expéditionnaire français compte 2000 hommes** sous les ordres du colonel de Pélaçot.



Infanterie coloniale montée.



Artillerie de marine de montagne.

Il n'en demeure pas moins que les renforts attendus de métropole arrivent tardivement et occasionnent une gêne importante pour le commandement français obligé de recourir à l'aide étrangère.

Les renforts alliés s'élèvent à environ 14 000 hommes (Angleterre : 1900, Allemagne : 1350, Russie : 6000, Etats-Unis : 350, Japon : 3800, Autriche : 140, Italie : 140) avec 53 canons de campagne et 36 mitrailleuses. Ces troupes vont être progressivement dirigées sur Tien-Tsin.

L'effectif chinois engagé dans la bataille de Tien-Tsin est d'environ 15 000 hommes (25 bataillons d'infanterie et 3 régiments de cavalerie) pour l'armée régulière, l'effectif des troupes régulières et des Boxers dans le voisinage immédiat s'élève à 50 000.<sup>13</sup>

<sup>10</sup> Bourgerie (Raymond) et Lesouef (Pierre), *La guerre des Boxers (1900-1901)*, Paris, Economica, 1998, 220 p., p. 75

<sup>11</sup> De Pélaçot (colonel), *Expédition de Chine de 1900*, Paris, Lavauzelle, s.d., 285 p., p. 44

<sup>12</sup> Bourgerie (Raymond) et Lesouef (Pierre), *La guerre des Boxers (1900-1901)*, Paris, Economica, 1998, 220 p., p. 79 et 80

<sup>13</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 151

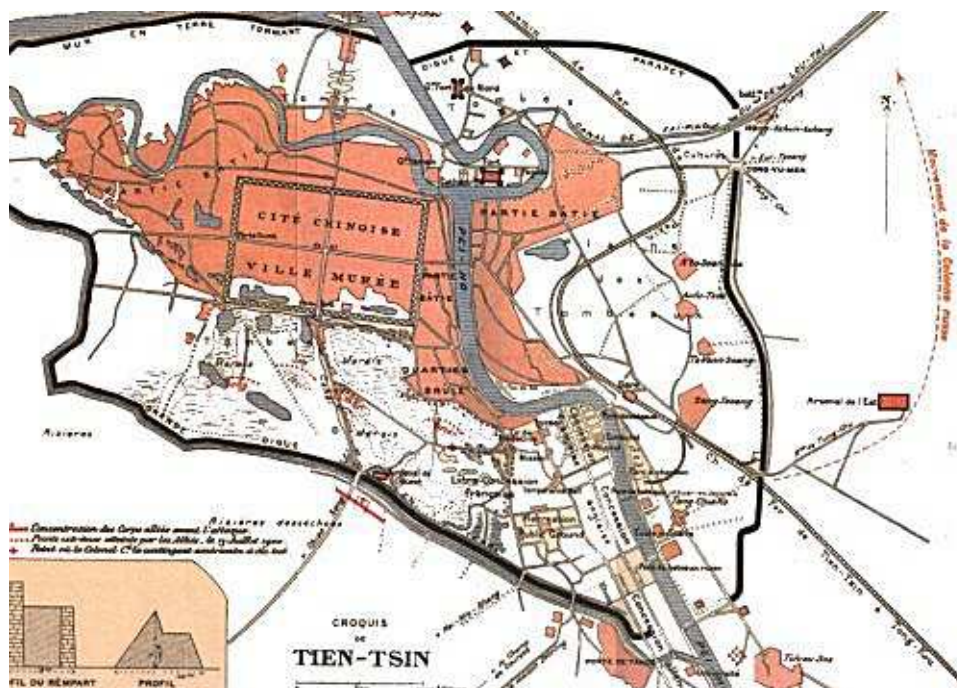
Jusqu'au 11 juillet, les Alliés restent sur la défensive et attendent les renforts pour agir efficacement ; ils ne disposent pas de gros calibres, et la question des munitions et des approvisionnements est sensible. Les Chinois ne sont pas inactifs, bombardements, fusillades, coups de main et attaques classiques se succèdent ; près de la gare, ils doivent être délogés à la baïonnette. Les pertes françaises sont lourdes : 10 tués et 45 blessés.<sup>14</sup>



**Fusilliers-marins français**

Le 11, une violente préparation d'artillerie précède l'attaque chinoise à nouveau autour de la gare. Les combats sont rudes, 13 morts et 33 blessés dans les rangs français,<sup>15</sup> les Japonais ont 100 hommes hors de combat, les Anglais ne signalent que quelques blessés.

Dans la journée du 12 juillet, un conseil de guerre interallié présidé par l'amiral russe Alexeïeff décide pour le lendemain une attaque combinée contre les positions chinoises.



<sup>14</sup> Voyron (général), *Rapport sur l'Expédition de Chine*, Paris, s.d., Lavauzelle, 505 p., p. 28

<sup>15</sup> De Pélaçot (colonel), *Expédition de Chine de 1900*, Paris, Lavauzelle, s.d., 285 p., p. 92

L'attaque se fait sur deux axes : elle sera frontale pour les 2400 Japonais, 700 Anglais, 600 Américains et 800 Français. Le mouvement tournant sera assuré par 3000 hommes, en majeure partie des Russes appuyés par 2 compagnies allemandes et 1 batterie française.<sup>16</sup>

Le 13 au soir, les objectifs fixés sont presque tous atteints, les Alliés sont au pied de la ville murée et n'ont plus qu'un fort à réduire. Les hommes sont exténués, ils ont combattu par une chaleur de 39°, sans eau, et sont affaiblis par de grosses pertes. « L'ennemi, retiré derrière ses murailles hautes de 12 m. larges de 6 au sommet et précédées en certains endroits d'un large fossé plein d'eau, continuait à tirer sans une minute d'arrêt, les assaillants ne pouvaient sortir de leurs abris sans être fusillés ; on ne pouvait plus ni avancer, ni reculer. »<sup>17</sup>

A 3h du matin, la compagnie de pionniers japonais est parvenue à faire sauter la porte sud de la ville ; Français et Japonais pénètrent dans la cité et s'aperçoivent que les troupes chinoises ont fui pendant la nuit. Tien-Tsin est prise.

Plus de 800 hommes ont été mis hors de combat. Les pertes du contingent français s'élèvent à 24 tués et 95 blessés dont 21 grièvement.<sup>18</sup>

### **La marche sur Pékin.**

L'extrême fatigue des troupes et leur volume jugé insuffisant (14 000 hommes au plus sont disponibles) empêchent toute poursuite des troupes chinoises qui se retirent vers le nord sans être inquiétées. A Tien-Tsin que l'on réorganise, les troupes se remettent en condition et les renforts arrivent (une division de 12 000 hommes vient notamment grossir le détachement japonais). Le corps expéditionnaire français, sous les ordres du général Frey depuis le 24 juillet, est renforcé par une batterie de 80 de campagne formée au Tonkin.



**Général FREY**

« A la date du **1<sup>er</sup> août 1900, le corps expéditionnaire du Pé-Tchéli (2600 hommes)** a la composition suivante :

Commandant : général de brigade Frey.

Major de brigade : capitaine Sicre.

---

<sup>16</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 160

<sup>17</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 164

<sup>18</sup> De Pélaçot (colonel), *Expédition de Chine de 1900*, Paris, Lavauzelle, s.d., 285 p., p. 109



### Troupes.

Un régiment d'infanterie de marine : colonel de Pélacot, lieutenant-colonel Ytasse.

- 1<sup>er</sup> bataillon : commandant Brenot (9<sup>e</sup> de marine)
- 2<sup>e</sup> bataillon : commandant Feldmann (11<sup>e</sup> de marine)
- 3<sup>e</sup> bataillon : commandant Roux (11<sup>e</sup> de marine)

Un groupe de batteries d'artillerie de marine : chef d'escadron Faniard.

- Batterie de campagne : capitaine Duboys
- 12<sup>e</sup> batterie de montagne : capitaine Joseph
- 13<sup>e</sup> batterie de montagne : capitaine Julien

### Services.

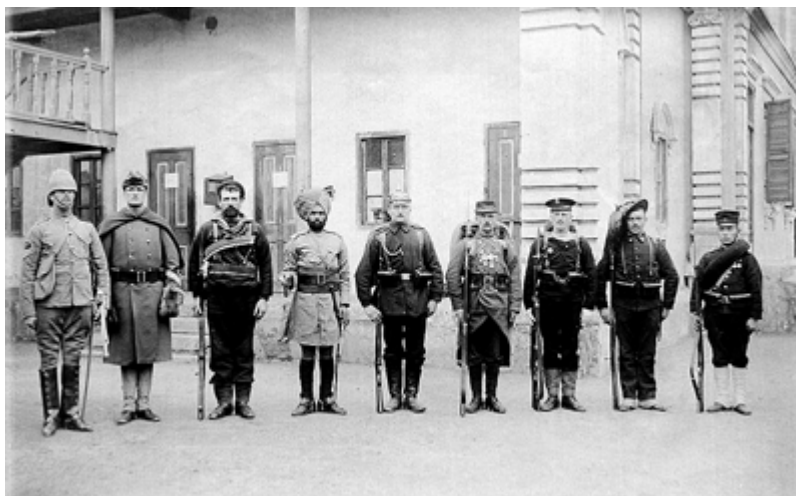
Services administratifs : aide-commissaire colonial Lecomte

Service de santé : médecin principal de la marine Fortoul. »<sup>19</sup>

Trois semaines passent, l'opinion publique internationale s'impatiente. Les informations qui parviennent de Pékin montrent l'urgence de tenter quelque chose pour dégager les légations bientôt à cours de vivres et de munitions. Il importe, de plus, de ne pas laisser aux Chinois le temps de se ressaisir.

Le 3 août, les forces alliées réunies à Tien-Tsin ne dépassent pas 24 000 hommes sur lesquels on ne peut trouver que 18 000 combattants pour marcher sur Pékin.<sup>20</sup> Pressés par les Japonais, les chefs militaires se décident à tenter une action contre Peï-Tsang, un gros bourg à 12 km de Tien-Tsin. Le général Frey est réservé : les troupes chinoises, certainement renforcées, sont solidement établies et tiennent les voies de communication nécessaires au ravitaillement des troupes, la saison des pluies n'est pas achevée, le contingent français à la différence des autres unités engagées ne dispose pas encore de moyens de transport et les renforts en hommes attendus de métropole sont en mer.

L'attaque des forces chinoises est fixée au 5 août ; « 18 500 à 19 000 hommes, 83 canons sont de l'expédition :



**Des contingents de différentes nationalités**

<sup>19</sup> Voyron (général), *Rapport sur l'Expédition de Chine*, Paris, s.d., Lavauzelle, 505 p., p. 42

<sup>20</sup> Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 135

- Japonais : 8000 à 8500 fantassins, 300 cavaliers, 450 sapeurs ; 24 canons de montagne, 12 de campagne ;
- Anglais : 2000 fusils, 400 cavaliers, une batterie de 6 canons de campagne, 3 canons de gros calibre (pièce de marine) et 4 mitrailleuses ;
- Américains : 2000 hommes et une batterie d'artillerie de campagne ;
- Russes : 3850 fantassins, 250 cosaques, 300 sapeurs, 8 canons de campagne, 8 canons à tir rapide et 6 mitrailleuses. Une batterie de 80 de campagne française marchera avec les Russes ;
- Français : 800 fantassins, 2 batteries de montagne à 4 pièces ; (600 hommes, malades compris, seront laissés à Tien-Tsin) ;
- Allemands, Autrichiens, Italiens : environ 300 hommes. »<sup>21</sup>

Les Alliés progressent sur deux axes ; la colonne de gauche (Japonais et Anglo-saxons) mènera l'attaque directe, la colonne de droite (Russes et Français), dans un large mouvement, coupera la retraite chinoise. Les renseignements recueillis font état d'une force ennemie évaluée à 25 000 hommes dont 3000 cavaliers.



L'effort principal est mené par les Japonais qui ont un rôle déterminant dans la prise de Peï-Tsang. Lors de ces combats, les fantassins font preuve des mêmes qualités de solidité et d'endurance que dans les combats de Tien-Tsin. Les Français se distinguent grâce à leur artillerie dont la puissance, la maniabilité et les performances étonnent les Alliés. Les

<sup>21</sup> Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 148

servants annamites ou tonkinois qui forment la moitié des effectifs des batteries se distinguent par leur ferme attitude au feu et retiennent l'attention du commandement. Leur rôle sera accru dans les années qui viennent.

Les Chinois n'ont pas opposé la résistance qui aurait dû être celle que leur conféraient leurs effectifs et des positions fortement retranchées. Les lignes de défense débordées et prises de revers par les Alliés ont entraîné la retraite.

Le 6 août, Yang-Tsoun tombe. Encore une fois, le manque de coordination entre Alliés permet aux Chinois une retraite en ordre. Ces derniers ont infligé des pertes sévères (49 tués et 247 blessés) à des détachements progressant dans la plus grande confusion et ayant comme souci principal d'être les premiers à pénétrer dans la cité. Les effectifs disponibles sont tombés à 14 000 hommes mais, les nouvelles alarmantes en provenance de Pékin, et la montée en puissance des troupes impériales décident tous les Alliés à reprendre la marche sur la capitale.

La voie ferrée, en direction de Pékin, nécessaire à l'acheminement des renforts, en hommes et en matériels, qui continuent d'arriver à Tien-Tsin est en état ; elle est l'objet de soins attentifs des Russes. L'opération peut être tentée. Les Français, en pleine réorganisation, se reforment d'abord à Yang-Tsoun, dans l'attente de récupérer des hommes au repos et des renforts espérés d'Indochine (180 fantassins et artilleurs) et de France (un bataillon du 17<sup>e</sup> de marine qui ne débarquera en fait que le 14 août après un mois et demi de mer). La logistique est en voie d'amélioration grâce à 2 chaloupes à vapeur et à 40 jonques qui assurent des liaisons régulières entre la zone des combats et l'arrière, et la création de gîtes d'étapes avec cantonnements, vivres, eau potable, four à pain, bêtes sur pied, médecin.

Le contingent français rejoint les alliés le 12 août et pénètre avec les Japonais dans Tong-Tchéou, abandonné sans combat par les Chinois. Le 13 août au soir, la cavalerie alliée est sous les murs de Pékin.

### **La prise de Pékin.**



Les troupes de tous les contingents sont harassées ; la marche sur Pékin a été rendue très pénible par la chaleur excessive, et l'on décide que la journée du 14 sera réservée à la remise en condition des troupes, aux reconnaissances et à la préparation de l'investissement de la capitale impériale. Cette dernière sera attaquée par le côté Est, le dispositif des troupes est le

suyvant : marche sur quatre colonnes parallèles, droit sur Pékin, les Japonais au Nord, puis les Russes ; ensuite, au Sud du canal de Pékin à Tong-Tchéou, les Français, les Américains et les Anglais.

Les effectifs sont les suivants :

- Japonais : 7270 hommes, 53 canons ;
- Russes : 3480 hommes, 22 canons ;
- Anglais : 2230 hommes, 13 canons ;
- Américains : 1825 hommes, 6 canons ;
- Français : 400 hommes, 18 canons ;
- Total : -----  
15 205 hommes, 112 canons<sup>22</sup>.

L'effectif des troupes chinoises est estimé à environ 30 000 hommes.



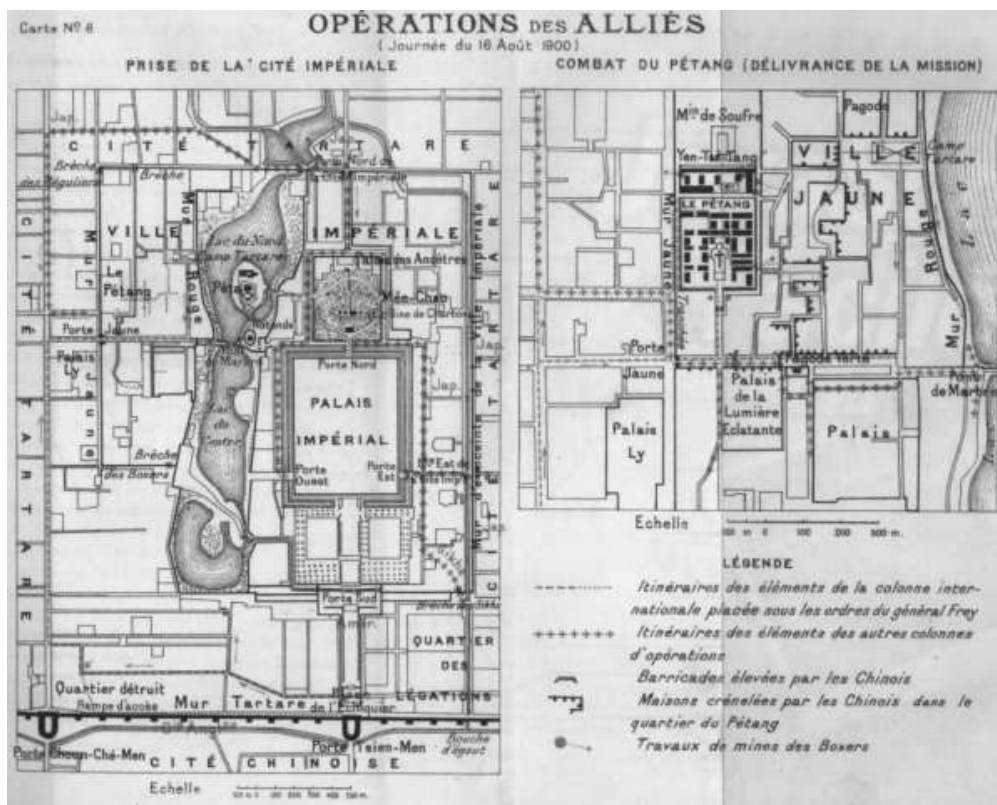
La marche des unités se fait dans la plus grande confusion et l'attaque est désordonnée. Les gros contingents se livrent à une véritable course. Chacun agit à sa guise. Malgré les dispositions arrêtées, la lutte avec les Chinois est engagée dans la nuit du 13 au 14 par les Russes qui croient à une faible opposition dans le secteur qu'ils se sont octroyés. Les Japonais doivent leur prêter main forte. Ces mêmes Japonais attaquent au petit matin, mais leur artillerie ne parvient pas à ouvrir une brèche dans la muraille, et les tirs chinois brisent leur élan. Au Sud, les Anglo-saxons s'aperçoivent tardivement que l'attaque est engagée et se hâtent vers leurs objectifs. Les Anglais n'arrivent devant Pékin qu'à 11 heures et franchissent aisément la porte Kouang-Kiu, délaissée par les Chinois qui, vraisemblablement, ne voyant aucune force ennemie de ce côté du mur, ont allégé leur défense. Les Anglais pénètrent dans la ville chinoise à 14 heures, puis peu après dans la ville tartare, suivis des Américains, des Russes et des Japonais. Le général Frey était resté campé au bord du canal de Tong-Tchéou, se conformant aux dispositions arrêtées la veille d'un commun accord. Par suite des grands intervalles séparant les colonnes alliées, il n'avait pas aperçu le départ des troupes, et attribuait à de simples démonstrations le bruit de la canonnade. En fin de soirée, le détachement français pénètre dans Pékin et dans les légations.

<sup>22</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 184

Dans la journée du 15 août, la lutte se poursuit autour de la ville impériale qui n'est pas prise et dans la ville tartare. Le 16, les Japonais investissent le palais impérial. Un contingent multinational, emmené par le général Frey, (1 bataillon et 2 batterie de 80 de montagne français, 1 bataillon russe et 1 peloton de cosaques, 1 bataillon anglais, quelques marins italiens et autrichiens : 1750 hommes), débloque le quartier et la cathédrale de Peï-Tang assiégés depuis deux mois. Le 16 au soir, tous les quartiers de Pékin sont occupés. Dans la journée du 17, il n'y a plus que quelques opérations de détail. Pékin est en ruines, particulièrement le quartier des légations. Une administration internationale, par districts, se met en place.



Pékin, ruines de la légation française



Les pertes des forces internationales s'élèvent à :

- 275 morts et 1081 blessés par fait de guerre ;
- les Japonais ont, de plus, 372 morts et 2237 blessés par maladie.

Les pertes chinoises atteignent environ 4000 hommes<sup>23</sup>.



Soldats des différents contingents

### Les opérations militaires après la prise de Pékin.

A la mi-août, et pendant plusieurs semaines, les renforts en provenance de France et d'Indochine débarquent et sont acheminés sur Tien-Tsin puis, soit sur Pékin, soit sur les postes échelonnés le long de la voie ferrée de Tien-Tsin à Pékin pour y relever les anciens. Renseigné sur l'importance du mouvement anti-européen et de l'évolution de la situation, le gouvernement français a en effet prescrit, à partir du 19 juin, de grossir le contingent français. Ce dernier, lorsqu'il est complet, en septembre 1900, compte 17 000 hommes.

A partir du 14 août, le corps expéditionnaire monte en puissance avec l'arrivée de **renforts** en provenance d'Indochine, de France et d'Afrique du Nord (**15 000 hommes, 4000 chevaux à la mi-octobre**)<sup>24</sup>.

Organisation du corps expéditionnaire (**17 000 hommes**) en 2 brigades :

1<sup>re</sup> brigade (marine), général Frey ; 2<sup>e</sup> brigade (guerre), général Bailloud ; des éléments non embrigadés ;

- infanterie : **13 100** hommes, 5 régiments à 3 bataillons (effectif théorique : 1 bataillon à 800 hommes = 4 compagnies ; 1 compagnie = 150 fusils). 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup> RIMa ; 1 rgt de marche d'infanterie à 1 bataillon de chacun des 40<sup>e</sup>, 58<sup>e</sup> et 61<sup>e</sup> RI, 1 rgt de marche de Zouaves à 4 bataillons. 120 cartouches sur homme, 16 384 cartouches par compagnie dans les voitures de compagnie, une réserve de 765 000 cartouches dans les sections de munitions.

<sup>23</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 185-186

<sup>24</sup> Voyron (général), *Rapport sur l'Expédition de Chine*, Paris, s.d., Lavauzelle, 505 p., pp. 82-109

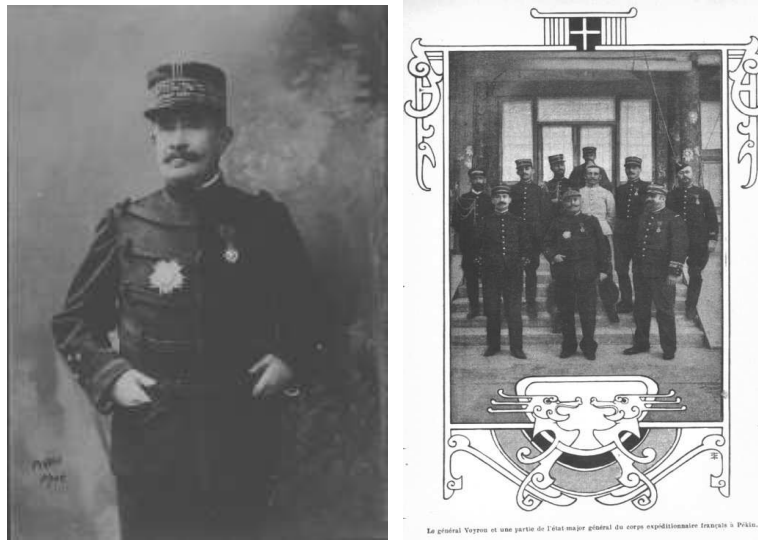


**Zouaves**

- cavalerie: **350 hommes**, 2 escadrons des 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> chasseurs d'Afrique.
- artillerie: **1800 hommes, 52 canons**, 5 batteries de 80 de montagne, 3 batteries de 80 de campagne, 3 batteries de 75 (1 batterie de 75 = 4 pièces ; artillerie attelée ou portée par mulets), 1 parc d'artillerie (2 détachements d'ouvriers : artificiers, bourreliers, maréchaux ferrants, menuisiers, charrons, charpentiers, forgerons, ajusteurs, etc. et 3 sections mixtes de munitions). Approvisionnement de 900 coups dans les caissons et une première réserve de 2500 coups pour l'ensemble des batteries de 80. Approvisionnement de 400 coups par pièce dans les coffres et une réserve de 400 coups pour les batteries de 75.
- génie: **600 hommes**, 2 compagnies des 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> RG à 255 hommes (avec en plus des matériels de compagnie, des outils de terrassier, de destruction, des explosifs, du matériel de pontage et de voie ferrée), ½ compagnie de chemin de fer (avec matériel) du 5<sup>e</sup> RG, 1 section télégraphique (service optique, téléphonique), 1 section d'aérostiers du 1<sup>er</sup> RG (80 hommes, 2 ballons captifs complets).
- Services: **1150 hommes** :
- train des équipages militaires: 2 compagnies du train à 200 hommes (conducteurs et personnel d'encadrement pour les convois à former sur place).
- prévôté: 50 gendarmes à pied.
- service du trésor et des postes: 4 payeurs et des commis de trésorerie.
- services administratifs: officiers d'administration, commis, ouvriers militaires, boulangers, bouchers, et. Environ 150 personnes.
- service de santé: 35 médecins, 5 pharmaciens, 11 officiers d'administration, 382 infirmiers.
- service vétérinaire: 15 vétérinaires.

### **Le commandement français.**

A partir du 22 septembre 1900, le commandement en chef du Corps expéditionnaire français est exercé par le général de division Voyron (infanterie de marine). Le commandement en chef à la mer est exercé par le vice-amiral Pottier.



**Le général Voyron et son état-major**

Le 22 septembre 1900, ce sont plus de 107 000 hommes qui sont présents en Chine. Les contingents ne sont pas homogènes dans leur composition, leur organisation et leurs effectifs. L'Allemagne, l'Angleterre, la Russie et le Japon ont engagé des effectifs à la mesure de leurs ambitions (entre 18 000 et 22 000 hommes), à la différence des Etats-Unis, de l'Italie et de l'Autriche qui souhaitent moins s'impliquer. La France tient une place à part du fait de son implantation indochinoise et du rôle qu'elle entend jouer dans le sud-est asiatique.

**Effectifs des forces alliées** : Allemagne, 22 500 ; Grande-Bretagne, 20 000 ; Russie, 18 000 ; Japon, 22 000 ; Etats-Unis, 5100 ; Italie, 2200 ; Autriche, 500.

**Total général** : 107 300.

Lors de ce mois de septembre, Li-Hong-Tchang (diplomate, vice-roi puis chef de la politique extérieure), un proche de Tseu-Hi incline peu à peu sa position et décide de collaborer avec les troupes du contingent international engagées contre les Boxers qui vont être chassés de leurs positions.

La prise des forts de Peï-Tang, qui demeure la clé des voies de communication russes et une position stratégique de première importance, marque la fin des opérations militaires pouvant être qualifiées comme telles. Encore que cette dernière opération n'en soit pas véritablement une, puisque les Chinois reçoivent l'ordre de Li-Hong-Tchang de simuler une défense active et de se retirer ensuite sans combattre.

Les grandes puissances vont s'employer à disperser les derniers rassemblements de Boxers avec, maintenant, des forces importantes puisque, à la fin septembre, le maréchal von Waldersee est à la tête d'une armée de plus de 100 000 hommes.





### Maréchal von Walderssee

L'objectif est désormais bien plus politique que militaire et consiste essentiellement à maintenir une forme de pression sur le gouvernement chinois et les négociations en cours. Cette armée internationale a, dans les faits, une existence plus théorique que réelle, la libération des légations et la fuite de la famille impériale mettant un terme à l'expédition pour certains coalisés.

Dès lors, les Russes vont concentrer leurs efforts sur la Mandchourie avec l'achèvement de la voie ferrée ; les Japonais agissent de même en Corée. Les Français regardent davantage vers le sud, ils rétablissent la voie ferrée en direction d'Han-Kéou (Wuhan) et reprennent les travaux au Yunnan. Tous, donc, sous des prétextes divers vont poursuivre des opérations militaires afin de mieux asseoir des politiques nationales et des intérêts économiques.

Les objectifs fixés au général Voyron sont les suivants :

- maintenir une présence militaire à Pékin pendant les pourparlers diplomatiques ;
- porter secours à certaines missions catholiques en péril ;
- occuper les tombes des dynasties impériales pour marquer un point symbolique ;
- enfin et surtout assurer la protection du chemin de fer Pékin-Han-Kéou.



## **Les rapports militaire / politique.**

Les rapports entre militaires et politiques sont peu évoqués dans les mémoires laissés par les différents acteurs ou témoins de la campagne. Il semble que les rapports ont été généralement bons, que les attributions des uns et des autres aient été clairement définies dans un respect mutuel des prérogatives et des compétences.

« Notre diplomatie ne mérite pas le reproche qui lui a été si souvent adressé, d'avoir été surprise par l'insurrection des Boxers, ou plutôt d'avoir négligé les informations qui la représentaient comme imminente. »<sup>25</sup> écrit le colonel de Pélacot. Les dépêches de notre chargé d'affaires à Pékin, d'Anthouard et de Pichon, ministre de France à Pékin établissent que le corps diplomatique, sur l'initiative de ce dernier, réclamait, dès la première heure, des édits sévères contre les auteurs de désordre, et que le gouvernement chinois se dérobaît à ces invitations. Des courriers réguliers sont adressés à Delcassé, ministre des Affaires étrangères, et l'informent de l'évolution de la situation.

Par la suite, l'unité de vue entre le général commandant en chef et le ministre de France Pichon semble totale sur la manière de solutionner la question chinoise. L'action militaire épouse du mieux qu'elle peut des directives politiques parfois toutes de fermeté, parfois toutes de diplomatie.

Les troupes françaises mènent des opérations sur la voie ferrée d'Han-Kéou, délivrent plusieurs missions avec l'aide d'une colonne anglaise, mènent un certain nombre de reconnaissances offensives et accroissent sensiblement leur emprise territoriale vers le sud. L'entreprise française inquiète von Waldersee qui craint une réaction chinoise. La prise de Pao-Ting-Fou, une ville clé sur l'axe ferroviaire Pékin-Han-Kéou est donc décidée par von Waldersee. Elle sera menée par deux colonnes internationales, partant respectivement de Pékin et de Tien-Tsin le 12 octobre.

La colonne du général Bailloud, part de Tien-Tsin avec 5000 hommes (1500 Français, 2000 Allemands et Italiens, 1500 Anglais); celle du général Gasalee part de Pékin avec 5500 hommes (1500 Anglais, 2000 Allemands, 400 Italiens et 1600 Français). L'objectif est situé respectivement à 180 et 150 km de Pékin et de Tien-Tsin. L'opération constitue un autre exemple du manque de coordination ou de coopération entre les Alliés. En effet, mauvais tour joué au commandant en chef ou liaisons défectueuses, une colonne française commandée par le lieutenant-colonel Drude et composée de 6 compagnies de zouaves et d'un escadron de chasseurs, entre sans coup férir dans Pao-Ting-Fou, dès le 13 octobre, accueillie par des troupes régulières chinoises qui en ont auparavant chassé les Boxers. Les deux colonnes internationales n'ont plus ainsi qu'à occuper la ville, d'où les Chinois se retirent, et s'y installer.

L'agitation Boxer n'est pas totalement éteinte pour autant, et certaines résistances doivent être réduites par la force. De petites villes, des villages sont investis au prix de quelques pertes; les responsables et les complices de massacres contre les chrétiens sont jugés et condamnés (mort, destitution, amendes).

---

<sup>25</sup> De Pélacot (colonel), *Expédition de Chine de 1900*, Paris, Lavauzelle, s.d., 285 p., p. 13



### Des Boxers sont décapités en public

Le gros des forces chinoises se retire dans le Chan-Si, le gouvernement impérial étant vraisemblablement désireux de couvrir sa retraite et de se réserver les moyens de reprendre éventuellement l'offensive. Ordre est donné de ne pas s'enfoncer davantage au cœur de l'Empire et d'asseoir solidement les positions afin de pouvoir faire face à toute éventualité. En novembre et décembre, les opérations se poursuivent contre les Boxers dans la région au sud de Pao-Ting-Fou. Des rassemblements sont dispersés par la force, des villages sont pris et occupés par les chasseurs d'Afrique et les zouaves, appuyés par l'artillerie de montagne et le génie. Le 31 décembre, l'effet du tir du canon de 75, employé pour la première fois dans des conditions réelles, est immédiat sur un rassemblement de 2000 Boxers surpris par la cadence de tir, sa précision et son efficacité.



Le 1<sup>er</sup> janvier 1901, le Corps expéditionnaire français est composé de **698 officiers, 17 354 hommes de troupe, 1199 chevaux et 2325 animaux de trait**<sup>26</sup>, répartis sur 13 places.

Les conditions d'engagement demeurent difficiles, l'hiver 1900-1901 est rude, les températures ne s'élèvent jamais au-dessus de 0° en janvier, et la neige tombe en abondance.

Priorité est donnée également au rétablissement des réseaux ferroviaires et fluviaux. Pour ne pas déclencher une nouvelle flambée de xénophobie, risquer un affrontement avec les troupes régulières chinoises revenues à de meilleurs sentiments et compromettre les négociations avec l'Impératrice, les opérations alliées se concentrent sur la sécurisation des axes de

<sup>26</sup> Voyron (général), *Rapport sur l'Expédition de Chine*, Paris, s.d., Lavauzelle, 505 p., p. 436.

communication, dont il faut écarter les Boxers. L'objectif de toutes les puissances est le rétablissement de la paix.



Un élément du 5<sup>e</sup> régiment du génie participe à la remise en état du réseau (voies, tabliers, remblais, stations, ouvrages d'art, etc.). Avec l'aide de travailleurs chinois, les rendements passent de 200 m. de réhabilitation de voie par jour en novembre à plus d'un km par jour en janvier. La ligne Pékin – Pao-Ting-Fou est mise en service le 3 février.

Le 16 janvier 1901, les textes des propositions des grandes puissances sont approuvés par le gouvernement impérial et transmis à l'Empereur.

Dans le Pé-Tchi-Li, pendant le premier trimestre 1901, les troupes n'ont à exécuter que quelques petites opérations de police. Il en va autrement dans le Chan-Si où la situation reste très délicate. Les troupes chinoises concentrées sur les frontières de cette province maintiennent une pression forte, des renforts arrivent quotidiennement et viennent grossir des troupes estimées à environ 25 000 hommes en janvier. Un incident grave peut survenir d'un moment à l'autre. Le 28 janvier, dans un accrochage, 3 zouaves sont blessés. Les promesses d'un retrait des troupes régulières faites par les plénipotentiaires chinois restent lettre morte. A la fin février, à la fin des grands froids, les troupes chinoises reprennent leur progression.

Le 15 février, von Waldersee, voulant peser sur le gouvernement chinois de manière à activer la marche des négociations, fait paraître un ordre d'armée s'adressant à tous les contingents placés sous son commandement et leur enjoignant de se tenir prêts à une reprise prochaine des grandes opérations militaires. Les troupes allemandes sont engagées au nord-ouest de Pao-Ting-Fou. La France s'attache à une politique de modération et cherche un dénouement politique à la crise ; quatre sommations sont envoyées aux plénipotentiaires chinois, des pourparlers ont lieu avec le vice-roi.

Le 12 avril, von Waldersee fait savoir que la présence de troupes chinoises dans le Pé-Tchi-Li n'est plus acceptable et demande au général Voyron s'il peut compter sur le concours des armées françaises. Le ministre de France, Pichon, adhère au projet, avec la réserve que cette opération ne soit exercée que dans le cadre d'une opération de démonstration militaire.

8 bataillons d'infanterie, 1 compagnie ½ du génie, 2 escadrons de cavalerie et 5 batteries d'artillerie (1 de 75, 1 de 80 de campagne, 3 de 80 de montagne), soit plus de 6000 combattants composent le contingent français. Le partage des zones de marche est effectué avec les Allemands et la concentration des troupes est achevée en quelques jours.

Le 16 avril, un décret impérial ordonne au général Leou-Quan-Taï de retirer ses troupes au-delà de la Grande Muraille. Dès le 20, on constate un mouvement de recul de la part des Chinois, les troupes franco-allemandes progressent en direction de la Grande Muraille. Les Français ont ordre de ne pas riposter aux coups de feu isolés et de ne répondre qu'à une attaque bien caractérisée. Cette manifestation de forces ne doit pas dégénérer en conflit ouvert. Les Allemands, non liés par des instructions prohibitives de leur gouvernement, engagent le combat partout où ils se heurtent aux réguliers. Les affrontements, qui coûtent aux troupes du général von Lessel 8 morts et 51 blessés, entraînant l'évacuation définitive des troupes chinoises. Le 25 avril, les opérations sont achevées.

Les effectifs sont progressivement réduits et rembarqués tandis que des dispositions sont prises pour la remise progressive de l'administration du sud du Pé-Tchi-Li aux autorités chinoises. Au mois de mai, une action combinée des troupes françaises et des réguliers chinois est déclenchée dans le sud du Pé-Tchi-Li contre des bandes de Boxers, le canon de 75 se révèle, une fois de plus, une arme efficace et adaptée à ce type d'engagement. C'est la dernière opération dans le Pé-Tchi-Li.

Toute la région sud est remise à l'autorité de la police chinoise en mai, et la région est évacuée par les troupes françaises.



**Défilé de la victoire dans la Cité Interdite**

Le 21 mai, les dernières troupes américaines embarquent pour les Philippines ; le 26 mai, les troupes britanniques commencent leur évacuation ; le 4 juin, le feld-maréchal von Waldersee embarque pour l'Allemagne avec une partie du corps expéditionnaire.

Le corps expéditionnaire français embarque à partir du 22 juin, il est réorganisé et donne naissance, le 10 juillet, à la brigade d'occupation aux ordres du général Sucillon, environ **3000 hommes**<sup>27</sup> :

- infanterie : 3 régiments d'infanterie coloniale.
- cavalerie : ½ escadron de chasseurs d'Afrique à 50 chevaux.
- artillerie : 3 batteries d'artillerie coloniale (2 de montagne, 1 de campagne), 1 parc d'artillerie et 40 ouvriers.
- génie : 1 compagnie avec 1 détachement de sapeurs télégraphistes.
- train des équipages : ½ compagnie avec les animaux nécessaires pour atteler 200 voitures, 150 arabas et 50 voitures Lefebvre.
- prévôté : 1 détachement.
- service de santé : 1 détachement.
- services administratifs : 1 détachement d'ouvriers d'administration et quelques agents du Trésor et des Postes.

<sup>27</sup> Voyron (général), *Rapport sur l'Expédition de Chine*, Paris, s.d., Lavauzelle, 505 p., p. 369.

### 3. Les forces alliées vues par les Français.



Les forces alliées représentent environ 90 000 hommes. D'une manière générale, une bonne entente règne entre ces militaires aux origines, aux modes de vie et d'actions si divers. Une forte proportion d'Alsaciens-Lorrains dans les armées françaises et allemandes favorise une bonne cohabitation entre les deux armées. Deux témoignages, les mémoires du colonel Frey et le rapport du chef d'escadrons Vidal<sup>28</sup> (attaché militaire en Chine sérieusement blessé lors du siège de Tien-Tsin le 14 juillet 1900), illustrent, chacun à leur façon la perception des troupes étrangères.



**Contingent russe** (17 000 hommes, commandement : général Stessel, puis général Linewitch)

« Les Russes sont les frères d'armes de deux nations alliées et constituent la force la plus compacte et la plus redoutable de l'armée internationale. Ils possèdent une grande expérience de la vie de campagne, sont rudes, très disciplinés et d'un dévouement absolu à leurs chefs. Leur artillerie ne le cède à aucune autre comme instruction technique des officiers et de la troupe, notamment pour la rapidité des évolutions, le choix judicieux des emplacements, la précision du tir, la promptitude dans la construction des épaulements d'abri des pièces. Les

<sup>28</sup> SHAT, 7N1668-2, Etat-Major de l'Armée, 2<sup>e</sup> Bureau, Légation de la République en Chine, *Rapport n°10 de l'attaché militaire du 2 avril 1901.*

cosaques se font remarquer par leur audace, habiles à explorer un pays inconnu et à éventer les pièges de l'ennemi. Les tirailleurs de Sibérie, la plus grande partie du contingent russe, sont des soldats robustes et d'une bravoure éprouvée. »



Cosaques

« **Russes** : Infanterie très solide, gaspilleuse de munitions, très disciplinée, adorant ses chefs. Pillards maladroits (les soldats), mais plus pillards qu'aucun autre soldat. Surtout vandales.

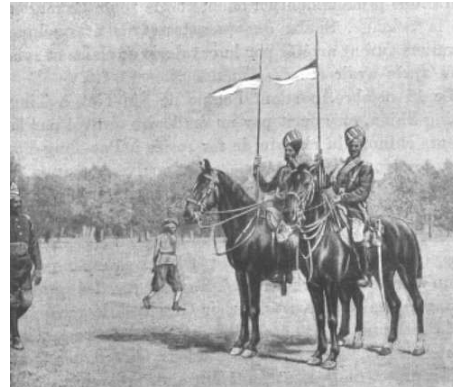
**Cosaques** : Cavalerie remarquable pour le service de reconnaissance.

**Officiers** : Assez mal tenus, peu instruits, ignorant toutes choses en dehors de leur métier, dont ils connaissent bien la pratique. De cette foule émergent quelques rares personnalités militaires, excessivement bien douées.

En résumé, une masse homogène, très nombreuse, conduite par une petite élite intellectuelle.

**Contingent anglais** (20 000 hommes, 16 000 serviteurs, commandement : général Gaselee)

« Le contingent anglais est une force composite qui regroupe des unités métropolitaines et des troupes tirées de Hong-Kong, de Singapour et de l'Inde. Soucieux de son bien-être et de son confort, le soldat anglais porte néanmoins très haut le sentiment du devoir ; tenace, il conserve difficultés d'acclimatation tant du point de vue climatique, que dans la manière de combattre. Employées comme troupes auxiliaires, elles tiennent leur place mais souffrent d'un manque d'encadrement métropolitain. Les relations entre Anglais et Français sont le plus souvent empreintes d'une certaine réserve. »



Soldats indiens et lanciers du Bengale

**Anglais** : On n'a vu guère ici que des troupes indiennes, commandées par des officiers anglais. Les Indiens ne manquent pas de bravoure, mais ils sont mous, il faut les pousser. Les officiers anglais se comportent très vaillamment sur le champ de bataille ; ils sont vigoureux, hardis, mais peu instruits, le sport les absorbe trop.

La cavalerie indienne est bonne, ses chevaux sont excellents. Les batteries anglaises n'ont pas su mener, comme il convenait, le combat d'artillerie.

**Contingent américain** (un peu plus de 5000 hommes, commandement : général Chaffee)

« Le contingent américain est issu, pour l'essentiel, du Corps d'occupation des Philippines. Le soldat est un professionnel, dynamique, à l'esprit aventureux, de manière rude et vigoureux qui sait faire preuve d'esprit de décision. Le ton est familier dans le rapport de chef à soldat, et ce dernier fait preuve de laisser-aller au cantonnement. Les soldats sont remarquablement équipés : paquetage du fantassin allégé, uniforme colonial adapté et soigné, trousse d'urgence de campagne, équipements hygiéniques. La logistique américaine est très performante : régularité du fonctionnement des transports, matériels adaptés, rapidité d'installation des lignes téléphoniques de campagne, équipement performant (cuisine de campagne démontable, tentes d'hiver à double enveloppe spacieuses et munies d'appareils de chauffage).

Lors des engagements, le contingent se prête mal aux opérations combinées et est très jaloux de son indépendance. »



**Marines américains**

**Américains** : Très audacieux ; possèdent au suprême degré le *go ahead*, se battent sans discipline, en enfants perdus. Ce sont de vigoureux et solides francs-tireurs plutôt que des troupiers

**Contingent japonais** (22 000 hommes, commandement : lieutenant-général Yamagoutchi)

« Le contingent japonais fait forte impression. Les Français retrouvent avec plaisir un certain nombre d'officiers formés à Saint-Cyr et à l'Ecole de Guerre, et les marques de sympathie sont nombreuses. Le soutien médical apporté au contingent français lors de l'expédition évite un désastre sanitaire. Intrépide, orgueilleux, le soldat japonais, très discipliné, est un ardent patriote mû par un esprit de corps remarquable et qui a un sens sacré de la mission (lors du siège de Tien-Tsin, un groupe de 40 sapeurs japonais a pour mission de dynamiter l'une des portes de la cité ; 39 perdent la vie, le quarantième passant sur les corps de ses camarades mènera à bien la mission.) Les plans de campagne sont audacieux, méthodiques et bien préparés mais omettent parfois de prendre en compte les réactions l'adversaire ; ces plans



s'appuient sur des données précises obtenues grâce à un service de renseignements très efficace. Lors de la campagne, les Japonais poursuivent leur instruction et sont à l'affût de tout développement nouveau développé dans une armée étrangère. »



**Soldats japonais**

**Japonais** : Bons soldats, d'une belle tenue, dévoués à leurs supérieurs, très audacieux, gaspilleurs de munitions, d'un amour-propre sans bornes.

Officiers : Studieux, sans idées générales, mais actifs et entreprenants. Etat-major appliqué. Ordres clairs et simples.

Les généraux ont une conception très pratique de la guerre contre les Chinois ; il reste à savoir si, dans une expédition contre un autre pays, ils sauraient renoncer à leurs procédés de manœuvre et de combat, qui sont toujours assurés du succès contre un ennemi immobile, mais qui risquerait fort d'échouer vis à vis d'un adversaire imbu des véritables principes de la guerre de mouvement.

Artillerie : Ordinaire.

Cavalerie : En progrès.

**Contingent allemand** (22 000 hommes, commandement : général-lieutenant von Lessel)

« Le contingent allemand est mis sur pied avec le plus grand soin. Le choix des cadres et de la troupe, des matériels emportés se fait avec le souci du détail. Le détachement allemand est certainement le plus structuré. Il possède une cavalerie très bien équipée, les unités de génie les plus nombreuses et une artillerie importante caractérisée par des obusiers et des canons de fort calibre. Le soldat allemand est bien équipé et revêt une tenue adaptée au théâtre d'opérations. L'ordre, la raideur de la discipline, la régularité de la tenue, l'aménité des hommes impressionnent les autres contingents. Le détachement allemand recherche particulièrement les occasions de combattre aux côtés du corps russe vers lequel ils se sentent portés de préférence. »



**Cavaliers du Ost Asiatisches Kavallerie Regiment et fantassins allemands**

**Allemands :** Sont arrivés trop tard pour que j'aie pu les juger au combat. Leurs marins se sont extrêmement bien comportés dans la colonne Seymour.

**Contingent autrichien** (340 hommes)

« Le contingent autrichien ne comprend que des marins. Discrets, efficaces, valeureux, ils sont appréciés à Pékin et à Tien-Tsin. »



**Soldats autrichiens et italiens**

**Contingent italien** (2000 hommes, commandement : colonel Garioni)

« Le contingent italien fait vaillamment son devoir, et combat souvent avec les soldats français dans des conditions parfois difficiles. Les officiers italiens ont, pour la plupart, combattu en Erythrée et ont une expérience des campagnes lointaines. Le soutien santé du détachement est faible. »

**Italiens et Autrichiens :** Très peu nombreux ; je n'ai jamais eu l'occasion de les voir sur le champ de bataille. »

## Les relations entre Alliés.

En 1904, le général Frey, commandant en chef du corps expéditionnaire du 24 juillet au 22 septembre 1900, fait un point sur les forces et les faiblesses de cette force multinationale.

Il souligne les relations courtoises, voire de franche camaraderie qui règne entre les chefs des contingents, mais fait ressortir le manque complet d'entente dans les opérations terrestres, au début de la campagne, dans l'établissement des plans d'opérations combinés, le manque de cohésion et d'unité d'action dans l'exécution des opérations. Ce défaut d'entente est dû, pour l'essentiel, à l'indépendance absolue dans laquelle se trouvent les chefs des divers contingents les uns vis-à-vis des autres. Ce manque d'unité dans l'action n'exclut pas néanmoins des formes de solidarité dans la plupart des entreprises menées. Les marins des différents pays, davantage habitués à travailler ensemble, ne rencontrent pas ce genre de difficultés.

Pendant la bataille de Tien-Tsin, au début de juillet 1900, les accrochages ne donnent aucun résultat, et, lorsque les Chinois reculent, les Alliés n'exploitent pas ou mal les possibilités qui leur sont offertes. « Ce qui rendait surtout la situation difficile, c'était le manque absolu de direction ; chacun agissait à sa guise, il n'y avait pas de manœuvre d'ensemble, et cet état de choses devait se prolonger jusqu'à ce qu'une entente s'établisse pour combiner une opération générale », écrivent les capitaines Cheminon et Fauvel-Gallais<sup>29</sup>. Les méprises dues à un manque de coordination que viennent aggraver des uniformes très divers et des langues incompréhensibles aux autres contingents sont nombreuses ; en plusieurs circonstances, Anglais, Allemands et Russes font feu les uns sur les autres. Les cosaques tirent sur des zouaves couverts de leur chéchia, qu'ils prennent pour des réguliers chinois ; les Français déplorent une dizaine de tués et de blessés.

Le 7 juillet, « le gâchis continue. L'indécision, le défaut d'entente entre les chefs paralysent toute initiative, toute action »<sup>30</sup> écrit le baron d'Anthouard, premier secrétaire de la légation de France à Pékin.

Le colonel de Pélacot déplore, lui aussi, l'absence de direction lors de la préparation de la marche sur Pékin. Il met en avant la difficulté pour les différents pays de s'accorder sur un projet commun. : « Evidemment, si les troupes avaient été sous le commandement d'un chef unique, elles auraient été déjà en mouvement, car bien des lenteurs, des discussions, etc., eussent été évitées », écrit-il, « Mais à qui en incombait la faute ? Ce n'est pas aux chefs militaires, c'est aux rivalités politiques, qui, malgré tout, ne perdent jamais leurs droits. »<sup>31</sup> Un jour, tel détachement n'est pas prêt à marcher ; le lendemain, les décisions arrêtées en conseil ne sont pas exécutées, ou alors l'un des chefs alliés change d'avis sans en avertir le contingent voisin, etc.

Lors des combats de Peï-Tsang, c'est la même litanie ; le général Frey signale les inconvénients qui résultent du manque d'une direction générale.

---

<sup>29</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 152

<sup>30</sup> D'Anthouard, *Les Boxeurs*, cité dans Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 14

<sup>31</sup> De Pélacot (colonel), *Expédition de Chine de 1900*, Paris, Lavauzelle, s.d., 285 p., p. 132

Lors de l'opération du 5 août, il n'y a aucune liaison entre les attaques exécutées contre les deux ailes chinoises, aucune cohésion entre les contingents japonais et anglo-saxons d'une part et les contingents russes et français d'autre part. Il n'y a ni commandement interarmées, ni commandement interarmes. La coopération est improvisée au gré des accrochages ou lors des entrevues entre généraux des différentes armées. Russes et Japonais, plus nombreux, mènent la manœuvre.



L'absence de coordination a des conséquences dramatiques. Ainsi, le 6 août, lors des combats menés à Yang-Tsoun, « les alliés prennent la ville et occupent les villages avoisinants, dans l'un desquels les Américains, par suite d'une erreur de l'artillerie anglaise, sont canonnés et éprouvent des pertes assez sérieuses. »<sup>32</sup>

La prise de Pékin se fait dans le plus grand désordre ; les décisions arrêtées en conseil des généraux ne sont pas suivies, et c'est à un véritable challenge que se livrent les différentes troupes. La chute de la capitale chinoise n'est pas le fruit d'un plan savamment élaboré mais résulte davantage d'un heureux concours de circonstance.

L'idée de l'institution d'un Commandement supérieur des forces internationales germe peu à peu dans les esprits, mais se heurte à des rivalités d'intérêts politiques, des susceptibilités, des intérêts nationaux divergents. La proposition franco-russe de confier au général de division russe Linévitch, (général commandant de corps d'armée le plus ancien et ayant à son crédit une longue expérience des guerres asiatiques), le commandement du contingent international reçoit une fin de non recevoir des autres généraux qui ne veulent pas aliéner leur liberté d'action.

Dans les Chancelleries, le projet prend corps peu à peu et, après la prise de Pékin, la nouvelle de la nomination du feld-maréchal von Waldersee comme généralissime parvient aux Alliés. La première décision, fraîchement accueillie, de ce dernier est de ne plus réunir le Conseil des généraux, pour le motif qu'« un chef exerce rationnellement son autorité par les ordres qu'il donne, sans être astreint à s'entourer des avis de ses subordonnés. »<sup>33</sup> Cette décision va bien

<sup>32</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 175

<sup>33</sup> Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 28

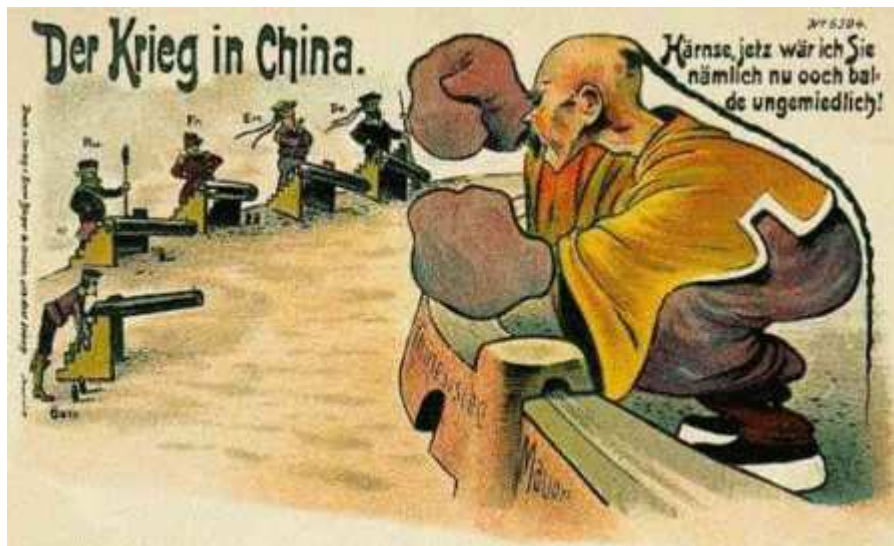
au-delà de la résolution adoptée par les grandes puissances, et ne prend pas en compte la nouvelle situation militaire et diplomatique que viennent de créer la prise de Pékin et la pacification des premières régions occupées. La nomination de Waldersee arrive trop tard pour que les uns et les autres s'y plient docilement. La bataille a été livrée et gagnée par des troupes sous commandement national sans l'adjonction d'un généralissime. La nomination de ce dernier, qui n'a pu être réalisée en plein conflit, n'a plus lieu d'être, pour certains, à un moment où tout semble se dénouer. L'acceptation par les Puissances d'une unité de direction n'impliquait pas l'abdication de leurs droits et des intérêts nationaux ; la suppression du Conseil des généraux excluait de prendre part à l'élaboration des décisions et rejetait dans l'ombre les vainqueurs d'hier au moment où les négociations de paix n'allaient plus tarder à être entamées.

Ces oppositions vont rapidement se traduire dans les faits, sous des formes plus ou moins déguisées. Les Russes n'acceptent qu'un commandement territorial de Waldersee dans le Pé-tchi-li, au sud de la ligne Pékin-Chan-Haï-Kouan, région qu'ils quitteront bientôt pour la Mandchourie. Les Japonais et les Américains arguent que les opérations projetées par le généralissime présentent un danger de déstabilisation et d'embrasement pour la région ; ils s'abstiendront d'y participer. Les Français, dans un premier temps, n'ont comme instruction que de reconnaître la prééminence qu'assure au feld-maréchal la supériorité de son grade dans les Conseils des chefs alliés. Après la délivrance des légations, un câblogramme du 16 septembre donne pour instruction au général Voyron de conserver son indépendance d'action. Une opération entre Alliés une fois concertée, l'officier le plus élevé en grade, selon l'usage établi, prend le commandement de ladite opération.



Caricature allemande, "la guerre en Chine"

La notion de commandement unique est donc, dans les faits, quelque peu excessive et traduit mal la priorité donnée aux intérêts nationaux qui s'est toujours imposée, même si sur le théâtre d'opérations, en cas de danger, la solidarité est réelle.



#### **4. La logistique et le soutien.**

A 50 jours de mer de la France, manœuvrer dans un pays en guerre où les ressources locales sont pratiquement inexistantes, les conditions climatiques et sanitaires sont difficiles, les voies de communication aléatoires, les fonctions logistique et soutien sont essentielles à la réussite de la mission. Les leçons tirées des campagnes précédentes, un renseignement de qualité sur l'adversaire potentiel, le pays d'engagement sont autant de facteurs qui peuvent contribuer à faire diminuer la part d'incertitude inhérente à toute opération. L'expédition de Chine va mettre en avant quelques dysfonctionnements.

#### **Les problèmes rencontrés lors du montage de la mission et lors du séjour en Chine.**

La mise sur pied d'un contingent de 15 000 à 20 000 hommes, et la création *ex nihilo* d'un corps expéditionnaire prélevé sur une armée permanente de 500 000 hommes vont poser des problèmes d'organisation, même si les expéditions outre-mer ne constituent pas une nouveauté, et qu'il existe un certain savoir-faire. Il n'existe pas, en 1900, à proximité de Toulon ou de Brest, à la différence de la frontière de l'Est, d'unités coloniales « qui soient de tout temps, entretenues au complet de guerre et tenues prêtes à être embarquées, dotées de ses services et de tout le matériel nécessaire à une expédition d'outre-mer. Il y aurait lieu, à ce sujet, écrit le général Frey en 1904, d'envisager le cas d'une opération rapide de débarquement à effectuer non loin de la métropole, et le cas d'une opération de longue durée, en vue de laquelle serait prévu le concours, en personnel et en matériel de toute nature, qui pourrait être demandé, selon les différentes éventualités, aux colonies voisines du théâtre d'opérations.»<sup>34</sup>

Un autre souci surgit avec la loi du 7 juillet 1900 qui institue que les troupes de marine deviennent troupes coloniales, autonomes, distinctes de l'armée métropolitaine mais rattachées au ministère de la Guerre et mises pour emploi à la disposition du ministre des Colonies ; la Marine est exclue du projet. En pleine opération, on ne peut que surseoir à l'application du texte de loi, et la Marine conserve ses responsabilités dans la fonction logistique de l'expédition. Cette disposition n'empêchera pas certains tracas administratifs, et parfois une dualité dans le commandement (général Voyron, amiral Pottier).

<sup>34</sup> Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 199

Dans le montage du corps expéditionnaire, on a le souci de donner le maximum d'autonomie à ce dernier afin de ne pas réitérer les erreurs des dernières campagnes et des combats de Tien-Tsin. Les ressources de l'Indochine vont permettre de pallier certaines insuffisances, notamment pour le service de Santé. L'opération demeure néanmoins complexe :

**Le service de la Remonte** : « La difficulté la plus sérieuse que présente l'organisation du corps expéditionnaire de Chine est l'installation du service des transports »<sup>35</sup> écrit le chef d'état-major général dans un rapport qu'il adresse au ministre en juillet 1900. Aucune voiture Lefebvre (emport : 240 kg) n'est disponible en magasin, et le fabricant ne peut en livrer que 450 vers le 15 août, alors que l'expédition de Madagascar avait nécessité l'envoi de 5000 voitures de ce type.



**Voitures Lefebvre**

Finalement, 450 voitures Lefebvre, 560 arabas, 300 bâts légers sont rassemblés et transportés de France, de Madagascar et d'Afrique du Nord vers l'Extrême-Orient. 2000 coolies (emport : 20kg + vivres personnels) seront recrutés et employés comme auxiliaires pour porter les bagages des unités (cantines à bagages, à vivres, tentes).

Le général Frey déplore ce manque de moyens de transport (les besoins exprimés pour les services de l'avant et de l'arrière s'élèvent à 315 chevaux de remonte, 5100 mulets, 4900 conducteurs indigènes, 3600 coolies<sup>36</sup>) qui implique que les hommes soient lourdement chargés : 3 jours de vivres, 185 cartouches, du linge de rechange, ...

De plus, la ressource locale en animaux de trait, de bât et de selle est quasi nulle et de mauvaise qualité (350 chevaux coréens, achetés à grand peine, ne seront jamais utilisables comme chevaux de selle. Ils seront tous abattus, atteints de la morve). Aussi faut-il en emmener un grand nombre de France ou d'Algérie. Le nombre total de chevaux et de mulets emmenés de France ou d'Algérie s'élève à 3600 environ : cavalerie (370 chevaux), artillerie (environ 1650 chevaux et mulets), génie (100 chevaux et mulets), remonte (1500 chevaux et mulets)<sup>37</sup> .

<sup>35</sup> SHAT, 11H30, Question des transports, *Rapport au ministre au sujet du service des transports de juillet 1900.*

<sup>36</sup> SHAT, 11H30, Ravitaillement, approvisionnements. *Rapport du chef d'état-major général au ministre au sujet du service des transports de juillet 1900*

<sup>37</sup> SHAT, 11H30, Chevaux et matériel, *organisation du service vétérinaire du 16 août 1900.*

**Le service de Santé :** Un climat chaud et humide en été, les milliers de cadavres en état de putréfaction, les déchets de toutes sortes rendent les points d'eau impropres à toute utilisation, et de nombreux cas de dysenterie et de fièvre typhoïde se produisent parmi les premières troupes débarquées. Un gros investissement en filtres portatifs, voitures filtrantes, stérilisateur d'eau, appareils distillatoires est nécessaire. Les deux navires hôpitaux et les hôpitaux improvisés à Nagasaki et Hiroshima se révèlent vite insuffisants, des approvisionnements complémentaires en ambulances, tentes, baraques, d'importantes réserves de médicaments, 2000 lits avec l'environnement correspondant sont prélevés dans les magasins de la guerre et acheminés vers la Chine.



Pendant la bataille de Tien-Tsin, seuls les Japonais ont installé une ambulance à l'abri de murs en terre. « Les détachements français, jetés à la hâte dans Tien-Tsin avec leurs armes, leurs munitions et quatre jours de vivres, étaient dépourvus de tout matériel médical et de tous matériels de transport. C'est à peine si les troupes qui ont marché les 13 et 14 juillet avaient quelques brancards et quelques infirmiers régimentaires. Ce sont les Japonais qui, mieux outillés, ont sauvé la situation à ce point de vue. Pendant toute l'action, leurs infirmiers, leurs brancardiers et leurs médecins n'ont cessé de prodiguer leurs soins aux blessés français. »<sup>38</sup> écrit le colonel de Pélaçot.

Lors de la bataille de Tien-Tsin, faute de remorqueurs, les vivres apportées du Tonkin n'arrivent que par petites quantités, tout juste suffisantes pour vivre au jour le jour. Les troupes n'ont pas mangé de pain depuis le départ de Takou. Sur place, les troupes doivent faire face au problème d'une eau impropre à la consommation.

Le général Frey signale l'absence d'un service régulier de subsistances, notamment de cuisines roulantes de compagnie qui permettent aux soldats russes de faire la soupe pendant la marche.

<sup>38</sup> De Pélaçot (colonel), *Expédition de Chine de 1900*, Paris, Lavauzelle, s.d., 285 p., p. 115





L'état sanitaire des troupes n'est guère satisfaisant, « de nombreux officiers et soldats usés par une série de longues et dures campagnes coloniales, ou bien, exténués par les fatigues et par les privations supportées pendant le siège de Tien-Tsin, étaient bien susceptibles d'un effort exceptionnel (...) mais se trouvaient inaptes à participer à une opération de longue haleine, dans laquelle les forces s'épuisent progressivement et dont le résultat, à brève échéance, est l'évacuation sur un hôpital ou la mort. »<sup>39</sup> écrit le général Frey. Ce dernier, lui-même, est malade et ne s'alimente que de riz, de lait concentré, d'œufs et de volaille lorsqu'il est possible de s'en procurer.

A l'issue des combats de Peï-Tsang, en août 1900, le colonel de Pélacot doit faire évacuer 175 hommes éreintés sur Tien-Tsin.

**Le relevé des pertes** dans le rapport Voyron<sup>40</sup> fait état de **433 décès**, dont 9 officiers, du 19 juin 1900 au 31 juillet 1901.

53 militaires sont tués à l'ennemi, 8 meurent des suites de leurs blessures.

4 militaires sont assassinés, 18 meurent suite à des accidents divers, 24 se noient et 10 se suicident.

**316 militaires meurent de maladie, soit 73% du total des décès enregistrés.** Les causes les plus fréquentes sont la fièvre typhoïde (115), la dysenterie (81), le typhus (21), la pneumonie (19) et la tuberculose (13). Ces infections sont dues pour l'essentiel à la consommation d'une eau insalubre et à des problèmes d'hygiène.

**L'approvisionnement en vivres** est calculé pour 15 000 personnes et 400 chevaux pendant 6 mois. Les vivres sont prélevées sur les approvisionnements de réserve de la guerre et de la marine et expédiées de France, sauf le sel, le riz, le paddy, le thé demandés à l'Indochine et l'orge fournie par l'Algérie. Le tonnage très important, les contraintes liées aux passations de marché, le « reconstituer » des dotations de guerre, le conditionnement et l'expédition des denrées sont autant de difficultés à surmonter.

Ainsi le 1<sup>er</sup> août 1900, il est demandé pour le ravitaillement du corps expéditionnaire, outre le million de rations déjà embarquées<sup>41</sup> :

- Biscuit : 150 t.
- pain de guerre : 250 t.
- farine : 1458 t.
- vin : 1 350 000 litres (soit ½ litre/homme/jour)
- tafia : 81 000 litres

<sup>39</sup> Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 157

<sup>40</sup> Voyron (général), *Rapport sur l'Expédition de Chine*, Paris, s.d., Lavauzelle, 505 p., p. 502-504.

<sup>41</sup> SHAT 11H27, dossier 30 Approvisionnement, Ravitaillement, Subsistances.

- café vert : 65 t.
- haricots : 81 t.
- légumes desséchés (julienne) : 81 t.
- sucre : 135 t.
- conserves de bœuf : 280 t.
- graisse de saindoux : 81 t.
- potage aux haricots : 28 t.
- lait concentré : 5 t.
- foin : 4380 t.

**L'Habillement** : Il y a disparité dans l'équipement entre les hommes des troupes de marine et de l'armée de terre, le casque colonial en quantité insuffisante est remplacé par le chapeau de paille. Une commande de 15 000 vêtements de toile kaki ne parviendra jamais. Au printemps 1901, les troupes sont équipées d'effets de toile bleue qui vieillissent très mal et qui sont très semblables aux effets portés par les Chinois. Pour la saison d'hiver, les gants fourrés sont en nombre insuffisant.



**Le soutien génie** : Lors de la première phase, les troupes engagées ne comprennent pas d'éléments du génie ; le mauvais état des terrains souvent inondés rendent obligatoire la construction de digues, l'aménagement de passages et le concours des pionniers russes est alors indispensable.

**Les conditions de transport** : Les conditions d'installation à bord des bateaux des hommes et des animaux sont assez précaires, car il est difficile, en quelques semaines, de trouver dans les ressources de la marine nationale un nombre suffisant de bâtiments. Hommes et animaux doivent se serrer. La durée moyenne de la traversée est de 43 jours. Le gros du transport est effectué, à l'été 1900, en 3 fractions principales, 15 000 hommes, environ 2200 chevaux et mulets, 13 500 tonnes d'approvisionnement<sup>42</sup> sont embarqués sur une quarantaine de navires. Les approvisionnements doivent être mis en colis de petites dimensions et de poids assez restreints en vue des transports à prévoir en Chine.

Les pertes en personnels (18 hommes, soit 1,6 p. mille de l'effectif, décèdent au cours du voyage dont plus de la moitié par coup de chaleur) sont considérées comme minimales à l'époque.<sup>43</sup> Les pertes en animaux sont plus sévères, 14% des chevaux et 10% des mulets meurent pendant la traversée.<sup>44</sup>

<sup>42</sup> Voyron (général), *Rapport sur l'Expédition de Chine*, Paris, s.d., Lavauzelle, 505 p., p. 106.

<sup>43</sup> Voyron (général), *Rapport sur l'Expédition de Chine*, Paris, s.d., Lavauzelle, 505 p., p. 113.

<sup>44</sup> Voyron (général), *Rapport sur l'Expédition de Chine*, Paris, s.d., Lavauzelle, 505 p., p. 114.

NOMS DES AFFRÉTÉS.	DURÉE de la traver- sée.	PERSONNEL EMBARQUÉ.		DÉCÈS en cours de route.	Per- sonnel laissé dans les hô- pi- taux.
		Offi- ciers.	Troupe		
<i>Adour</i> .....	42	48	351	2	8
<i>Notre-Dame-du-Salut</i> .....	48	38	442	»	4
<i>Melbourne</i> .....	43	28	1.055	1	»
<i>Alexandre III</i> .....	41	20	1.005	3	5
<i>Les Andes</i> .....	38	24	1.053	1	2
<i>Calédonien</i> .....	40	27	1.061	1	18
<i>Massilia</i> .....	45	21	1.013	2	7
<i>Uruguay</i> .....	40	48	742	»	2
<i>Britania</i> .....	44	21	995	»	»
<i>Rio-Négro</i> .....	41	41	660	»	3
<i>Matapan</i> .....	46	10	397	1	1
<i>Ville-de-Tamatave</i> .....	43	16	567	1	4
<i>Péi-Ho</i> .....	40	27	1.025	2	4
<i>Amiral-Baudin</i> .....	40	16	352	4	»
<i>Bithynie</i> .....	51	19	254	»	7
<i>Macina</i> .....	43	3	60	»	1
<i>Gallia</i> .....	48	3	89	»	»
		380	10.321	18	66

Le débarquement du matériel d'artillerie se fait dans les pires conditions à cause de la pénurie de moyens de transport ; l'absence de préparatifs suffisants fait que la division navale ne dispose que de 2 ou 3 mauvais chalands en état de transborder le matériel du mouillage de Takou au port de Tong-Kou, point de débarquement distant de 14 km. Le manque d'appointements et une mer souvent mauvaise font que l'opération de déchargement va durer 15 jours. En d'autres circonstances, les conséquences auraient pu être dramatiques pour le contingent français.

Les informations parvenues de Tien-Tsin permettent de pallier les insuffisances des premières semaines dans certains domaines mais, à l'évidence, la France de l'époque ne se donne pas la capacité de réaction immédiate inhérente à ses ambitions coloniales. Elle a une capacité de projection de forces de manœuvre, grâce à l'Indochine, mais elle n'a pas la capacité de durer.

## **5. Renseignements et enseignements.**

Des renseignements de qualité, correctement interprétés, sont une aide à la décision ; entre autres, ils permettent de mieux cerner les intentions et les capacités adverses, et de mieux adapter forces et moyens à l'objectif. Les enseignements tirés d'une campagne seront une partie des renseignements de demain et contribueront, s'ils sont effectivement suivis d'effets, à ne pas renouveler des errements anciens. Les uns et les autres ne seront pas, dans le cas présent, des modèles de savoir faire.

## Avec quels renseignements?

Les textes donnent assez peu d'informations sur le sujet. « Les renseignements sur l'armement des Chinois sont très vagues ; on sait cependant de sources certaines que les Allemands avaient vendu 460 000 fusils Mauser modèle 1899 et les Anglais 71 gros canons de position, 123 canons de campagne, 297 mitrailleuses avec des quantités considérables de munitions. »<sup>45</sup> Dans l'ensemble, il semble que les renseignements obtenus ne soient pas toujours des plus crédibles. Ainsi, à l'issue des combats et de la prise de Tien-Tsin, et contrairement aux renseignements obtenus, « des munitions en quantités prodigieuses sont trouvées dans les dépôts chinois, l'armement est des plus variés, canons de siège, de campagne, canons-révolvers, mitrailleuses, etc., le tout des modèles les plus perfectionnés, de provenances allemande et anglaise. Il est impossible d'évaluer le nombre des pièces et celui des projectiles. On ne risque pas de se tromper en affirmant que plus de 100 pièces modernes ont été saisies à Tien-Tsin et à l'arsenal de Sikou. (...) L'approvisionnement en fusils était dans les mêmes proportions, écrit le colonel de Pélaçot.

Que penser alors des renseignements donnés au commencement du siège par des officiers européens, par d'anciens instructeurs de l'armée chinoise, d'après lesquels les Chinois ne possédaient qu'une batterie Krupp de campagne avec 80 coups par pièce ?

Les fournisseurs allemands et anglais, dont plusieurs habitaient Tien-Tsin et ont eu des maisons endommagées ou détruites, ne pouvaient ignorer ce qu'ils avaient vendu. »<sup>46</sup>

A l'inverse, les Chinois sont généralement admirablement bien renseignés ; ainsi lors des combats de Peï-Tsang, ils semblent parfaitement connaître les desseins de la coalition et gèrent au mieux leur retraite (aménagement de tranchées, coupures dans les digues, gestion du temps).

## Les enseignements tirés.

« Le seul bénéfice d'instruction militaire qu'on pourra tirer de ces événements consistera vraisemblablement dans l'étude détaillée des transports, des services de l'arrière, des divers procédés de ravitaillement, d'hospitalisation, de remonte et d'équipement des différents corps expéditionnaires. »<sup>47</sup> écrivent les capitaines Cheminon et Fauvel-Gallais.

**On juge les enseignements à tirer limités car non transposables sur un théâtre d'opérations européen.** « On ne manœuvre pas contre les Chinois, car, là où il y a passivité chez l'ennemi, il n'y a pas de manœuvre chez l'assaillant. Comme jadis, comme toujours, le Chinois se terre et se bat derrière son abris », écrit le chef d'escadrons Vidal. Le combat n'est pas un combat de type européen. Sur un engagement de cette nature, on réfléchit néanmoins et l'on tire des leçons, mais applicables uniquement en Chine (mouvement enveloppant, concentration de colonnes convergentes, maintien dans le dispositif enveloppant d'une porte de secours qui permette aux Chinois de fuir et ainsi éviter un combat total très coûteux en hommes).

**Le rapport met l'accent sur la nécessité de combiner les différents calibres en artillerie afin de triompher de tous les obstacles.** Le 80 de montagne, par exemple, n'est pas suffisant pour forcer les portes d'une ville. Cette observation est intéressante à un moment où le 75 va équiper toute l'artillerie française, au détriment d'autres calibres plus importants que l'on

---

<sup>45</sup> Tariel (V., lieutenant-colonel d'artillerie), « La campagne de Chine (1900-1901) et le matériel de 75 » in *Revue d'artillerie* tome 59, octobre 1901-mars 1902, p. 422.

<sup>46</sup> De Pélaçot (colonel), *Expédition de Chine de 1900*, Paris, Lavauzelle, s.d., 285 p., p. 126

<sup>47</sup> Cheminon (J.) et Fauvel-Gallais (G.), *Les événements militaires en Chine*, Paris, librairie militaire Chapelot, 1902, 196 p., p. 194

néglige et qui feront défaut en 1914. L'avertissement de la campagne de Chine n'est pas pris en compte.

La campagne de Chine est l'occasion de tester le 75, pour la première fois, en opérations. Les artilleurs ne vont pas se priver de cet immense champ de manœuvre à leur disposition. On fait marcher les batteries à titre d'expérience, jusqu'à ce qu'elles ne puissent plus avancer ; dans des écoles à feu contre obstacles, on expérimente différentes configurations de tirs avec des obus à balles ou à la mélinite ; enfin, en plusieurs occasions, on teste l'efficacité du 75 contre des lignes de tirailleurs chinois. Les résultats sont probants, le matériel donne entière satisfaction. Cette première épreuve dépassait tout ce qu'on pouvait espérer.

« Les dures épreuve subies par le matériel de 75 pendant toute la campagne de Chine sont concluantes. Nous possédons un matériel de guerre qui, malgré son apparence peut-être un peu délicate, est susceptible de résister à toutes les fatigues d'une très longue guerre en Europe et dont l'effet foudroyant est supérieur à celui de toutes les artilleries du monde. »<sup>48</sup> écrit le lieutenant-colonel Tariel (chef d'escadron à la 2<sup>e</sup> brigade, état-major du groupe des batteries de 75 pendant la campagne). Cette expérimentation et les conclusions hâtivement tirées vont participer à l'aveuglement collectif à propos de l'emploi du 75 qui va devenir dans l'esprit du plus grand nombre « la bonne à tout faire » de l'artillerie, au détriment d'une artillerie lourde que l'on néglige.

**L'inadaptation de la couleur des tenues équipant nos fantassins est évoquée ;** on mentionne dans les rapports « l'excellence de la couleur kaki » pour les tenues, casques et jambières que l'on souhaite voir adoptée par l'armée française en campagne. Rien n'y fait, le pantalon garance équipera toujours le troupier de 1914.

A propos des moyens de transport nécessaires au bon déroulement de la manœuvre, on souligne l'absolue nécessité de les diversifier, afin de ne pas entraver la marche en cas d'imprévu, et de s'adapter au terrain sur lequel on se déploie. Dans ce domaine, il s'agit de faire preuve de la plus grande souplesse. Le chameau a rendu d'excellents services, la voie fluviale a été bien utile lorsque les pistes étaient impraticables. Si la voie ferrée est jugée trop vulnérable pour constituer un axe isolé de pénétration, elle peut servir néanmoins de soutien logistique à une opération d'envergure.

Toutes ces appréciations sont intéressantes mais demeurent lacunaires. **Pas un mot sur les enseignements à tirer du contact avec les autres contingents qui, équipés et manœuvrant parfois différemment, ont partagé la même expérience que les troupes françaises.** L'officier japonais prend note, s'instruit au contact des autres armées. L'officier français semble, à priori, se satisfaire de ses acquis et développe assez peu de sens critique et de curiosité.

## **Une opération en trompe l'œil ?**

« Il est hors de doute que si les attaques dont furent l'objet, à Pékin, les Légations avaient été exécutées avec la vigueur, comme infanterie, et avec la perfection du tir, comme artillerie, que montrèrent les unités qui marchèrent notamment contre la gare de Tien-Tsin, au moment

---

<sup>48</sup> Tariel (V., lieutenant-colonel d'artillerie), « La campagne de Chine (1900-1901) et le matériel de 75 » in *Revue d'artillerie* tome 60, avril-septembre 1902, p. 31.

même où les concessions étaient défendues par plus de 10 000 Alliés, la résistance des Légations n'eût pu se prolonger au delà d'une ou deux semaines »<sup>49</sup>, écrit le général Frey.

A Tien-Tsin, ce sont des troupes régulières qui interviennent contre les Alliés. Le siège de Pékin ne voit l'entrée en ligne que de Boxers et de réguliers isolés ; il n'y a pas d'unité d'action et de cohésion dans les actions menées. Les arsenaux de Pékin regorgent de pièces d'artillerie, de fusils, de munitions qui auraient été utilisées si l'armée régulière avait coopéré plus largement à l'attaque des Légations.

Le général Frey partage le sentiment de Sir Robert Hart (Inspecteur général de la Direction générale des douanes chinoises à partir de 1863 et ce pendant 45 ans) qui s'exprime sur la question à la fin de 1900, dans la *Fortnightly Review*<sup>50</sup>. Ce dernier est d'avis que fort probablement les assiégés des Légations durent surtout à l'intervention de quelque haut personnage de ne pas avoir été massacrés.

« En effet, dit-il, le nombre des assaillants était bien inférieur à celui dont le gouvernement chinois aurait pu disposer ; d'autre part, l'attaque n'était jamais poussée à fond, et s'arrêtait toujours précisément au moment où les assiégés craignaient qu'elle ne fût couronnée de succès ; du reste, si les forces qui entouraient les Européens avaient poussé l'attaque victorieusement et avec une réelle détermination, il est évident que ces derniers n'auraient pu résister une semaine, peut-être même pas une journée.

Il est donc permis de croire que quelque homme sage et influent, se rendant compte de ce que la destruction des Légations coûterait à l'Empire et à la dynastie, intervenait entre le moment où l'ordre était donné de massacrer les étrangers et le moment où cet ordre pouvait être exécuté ; le résultat en était que la soldatesque se trouvait, à l'égard des assiégés, dans la situation d'un chat qui joue avec une souris.

Monseigneur Favier, évêque de Pékin, exprime un avis analogue : « A Pékin, il s'en faut de beaucoup que le nouveau gouvernement ait eu pour lui toute la population et toute l'armée, et cela fut très heureux pour nous, car, si toute la ville avait embrassé, sans arrière pensée, la cause de la révolution, c'en était fait de nous tous. »<sup>51</sup>

La victoire alliée sur les réguliers chinois et les Boxers ne peut être que nuancée à la lecture de tels propos.

L'expédition de Chine est multiforme et présente, en fonction des moments et des théâtres d'opérations, des intensités différentes. Ces moments sont autant de révélateurs d'un gouvernement chinois en quête d'identité et de reconnaissance tantôt résolu à résister, tantôt prêt à composer et, en tout état de cause, résolu à ne pas commettre l'irréparable, qui pourrait être immédiatement sanctionné.

La guerre des Boxers présente des particularités intéressantes même si elle ne constitue pas la première expédition qui fasse combattre au coude à coude des contingents nationaux, l'expédition de Crimée en 1854-55 avait déjà rassemblé une telle coalition.

L'éloignement du théâtre d'opérations pour un certain nombre de belligérants, le volume des forces réunies, le nombre de nations engagées, la modernité du conflit, l'émergence d'une nouvelle puissance dans le concert des nations : le Japon, l'ébauche d'un commandement unique, une guerre à objectif économique singularisent l'expédition de Chine.

---

<sup>49</sup> Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 114.

<sup>50</sup> Cité par Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 115.

<sup>51</sup> Cité par Frey (H. général), *Français et Alliés au Pé-Tchi-Li*, Paris, Hachette, 1904, 501 p., p. 116.

Les difficultés rencontrées sont à la mesure de l'entreprise : transport, logistique, santé, coordination des actions, commandement unique. Elles ne seront pas toutes solutionnées, même si des solutions sont ébauchées, et des incohérences mises en évidence. Les enseignements retirés de la campagne sont, au final, peu importants pour l'armée française.

Le fantassin d'août 1914 partira avec une tenue inadaptée, un paquetage trop lourd, trop peu de moyens de transport au niveau de la compagnie, sans cuisine roulante. Le canon de 75 montrera rapidement ses limites. Il faudra attendre le 14 mai 1918 pour que Foch soit nommé « commandant en chef des armées alliées en France ».

Une victoire, comme celle de l'expédition de Chine, peut être pénalisante et le satisfecit reçu un handicap à la réflexion. Une campagne, quelle qu'elle soit ne peut livrer des enseignements que si on lui applique un bon questionnement, et c'est là une faiblesse récurrente des armées française. Un bon questionnement implique une réflexion en profondeur sur les succès et les insuccès de l'engagement et d'en extraire la « substantifique moelle ». En aucun cas, il ne doit être question de vouloir chercher à calquer le modèle de campagne sur un autre théâtre d'opérations, et de juger que, puisqu'ils sont trop dissemblables, aucun enseignement ne peut *a fortiori* en être tiré.



**L'impératrice Tseu-Hi**